

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

vendredi 16 juin 1922

Sommaire :

La flamandisation de Gand
Le tourment de Baudelaire
La révolution
De Tzarskoé Sélo à Tobolsk

Abbé R. G. van den Hout
J. Valschaerts
Ch. Maurras
Comte Perovsky

Les idées et les faits : Chronique des idées : Après le Congrès, J. Schyrgens.
— L'art religieux contemporain, ***. — Un grand belge, Edouard Ducpétiaux,
G. Legrand. — Rome, L. Picard. — Belgique. — Angleterre. — Autriche.
— Pologne. — Allemagne.

La Semaine

✱ *Assemblée de la Fédération catholique à Namur. Y assistaient pour la première fois des délégués de la Ligue démocratique et des délégués du Boerenbond. Est-ce un pas vers la réalisation de l'Union catholique ? Nous voudrions le croire...*

L'octroi du suffrage universel pur et simple appelait évidemment des méthodes nouvelles. Toutefois, l'organisation par « états » laisse subsister toute l'absurdité de la loi exclusive du nombre ; peut-être même en accentue-t-elle certains dangers en risquant de faire prévaloir au sein même du parti catholique cette loi stupide du nombre. Les intérêts généraux pourraient en pâtir. Nous restons d'avis qu'un programme positif sur ce qui unit faciliterait l'accord sur ce qui divise. Des journées comme celles de Namur, si elles laissent subsister l'angoissant problème de l'organisation du suffrage universel — tout le monde appelé également à se prononcer sur tout — n'en sont pas moins réconfortantes.

✱ *On se doutait bien un peu que la créance des Alliés sur l'Allemagne n'était pas à ranger parmi les toutes premières valeurs. Mais le Comité des banquiers réuni à Paris par les créanciers vient de dissiper ce qui pouvait leur rester d'illusions. Dans les conditions actuelles, notre créance n'est même pas négociable. Il faudrait réduire la dette allemande...*

D'autres techniciens, cependant, ont déclaré à plusieurs reprises que l'Allemagne pouvait payer et que les moyens ne manquaient pas de la contraindre à payer. Pourquoi ces moyens n'ont-ils pas été employés ?

L'échec de la réunion des banquiers, après celui de Gênes, de Cannes et tant d'autres, n'est pas de bon augure pour la Conférence de La Haye.

La politique humaine devrait être fort peu tentée de s'enorgueillir.

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.



A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 60 MILLIONS
RÉSERVES : 10 MILLIONS

SIÈGES :

ANVERS : 42, Courte rue de l'Hôpital
BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

120 AGENCES en Belgique
Agences à Luxembourg et Cologne

GESTION DE FORTUNES

Un département spécial s'occupe aux sièges d'Anvers et de Bruxelles de tout ce qui concerne la gestion des fortunes.

Il reçoit les valeurs en dépôt, s'occupe de détacher les coupons, de vérifier les tirages et se charge, au nom des clients, de tous encaissements, paiement de comptes, factures, etc.

Ce département s'occupe également de toutes les questions relatives aux successions, exécutions testamentaires, etc.

Toutes les mesures possibles sont prises pour assurer la plus grande discrétion.

Comptoir Paligot

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 5 millions

27-29, rue des Paroissiens BRUXELLES (Ste Gudule)

- *Ordres de Bourse* -

Renseignements Financiers

Encaissement de Coupons

- *Vérifications de Tirages* -

Envoi sur demande, pendant un mois, à titre d'essai, de son organe hebdomadaire *Les notes et Informations* dont le service est fait gratuitement à la clientèle.



« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE MER-
VEILLEUX QUI RÉUNIT LES
QUALITÉS LES PLUS PRÉ-
CIEUSES AUXQUELLES ON
AIT PU ATTEINDRE EN
FAIT D'APPAREILS PNEU-
MATIQUES.

IL EST INCOMPARABLE PAR
SA CONSTRUCTION ET PAR
SON RENDEMENT ARTIS-
TIQUE.

TÉL. : B. 8586

Magasins de Vente : 6, rue Thérésienne, 6, Bruxelles



PALAIS DE LA MODE

HABILLE LE MIEUX

TÉL. 2829

24, RUE DE LA VIERGE NOIRE, 24, BRUXELLES

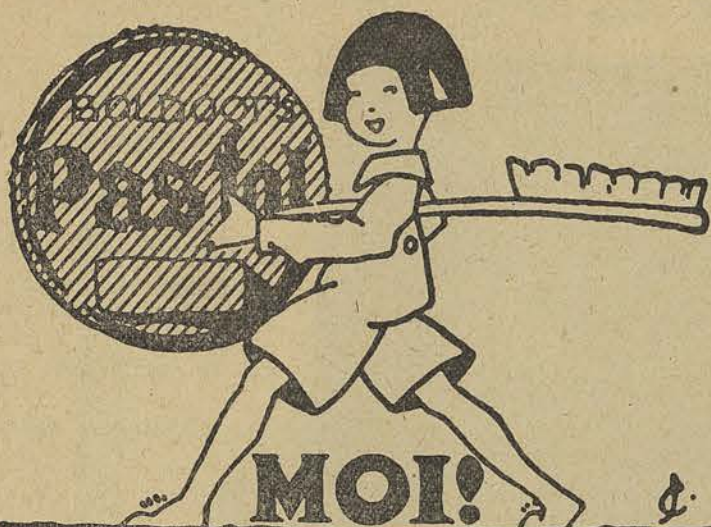
LE PLUS BEAU CHOIX DE VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS ET SUR MESURE



Chocolat

MARTOUGIN

le meilleur !



MOI!

Je m'les brosse
au
Pastol

J.C. BOLDOOT
BRUXELLES



Voici le moments des

VACANCES

Ne partez pas sans un

KODAK

Il y a des Kodaks à tous prix

Vous pouvez apprendre à photographier
en une demi-heure

Demandez renseignements et Catalogue chez
KODAK L^{TD}, 36, rue de l'Ecuyer, Bruxelles

Grande Maison de Blanc

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

Rue du Marché-aux-Poulets, Bruxelles



LINGERIE - DÉSHABILLÉS - DENTELLES
- LINGE DE TABLE ET DE MAISON -
SPÉCIALITÉ DE TROUSSEAUX & LAYETTES
- TOILETTES DE VILLE ET DE SOIRÉE -
- BLOUSES - PEIGNOIRS - PYJAMAS -
CHOIX CONSIDÉRABLE DE LAINAGES
BONNETERIE DE VILLE ET DE SPORT
GANTERIE - PARFUMERIE - MERCERIE
NAPPERONS - BRODERIES & DENTELLES
- TISSUS D'AMEUBLEMENT - RIDEAUX -
STORES - LITIERES - COUVERTURES
COUVRE-LITS

LA LINGERIE

DE

LA GRANDE MAISON DE BLANC

JOINT LE FINI

A L'ÉLÉGANCE

Tout achat est expédié franco dans toute
la Belgique et le Grand-Duché de Luxembourg

La flamandisation de Gand

M. Poulet a déposé le rapport fait au nom de la Commission spéciale, chargée par la Chambre d'examiner les propositions de lois relatives à l'organisation de l'enseignement supérieur en langue flamande. Bientôt, sans doute, la question viendra devant le Parlement et il est à craindre qu'à la tribune, comme dans la presse, la passion des partisans et des adversaires de la flamandisation ne se donne libre cours.

« Gand-Flamand » est devenu pour les nationalistes flamands le symbole de tout ce qu'ils sentent et de tout ce qu'ils désirent, un peu comme, avant la guerre, la grève générale était pour les socialistes la cristallisation des sentiments vagues et des aspirations imprécises du prolétariat en voie d'émancipation.

On a tant répété au bon peuple flamand que tout dépendait de la création d'une université flamande que ses chefs doivent actuellement, j'imagine, appréhender quelque peu l'avenir.

Car enfin, quand « l'Université-panacée » y sera, quand les masses, qui ne peuvent comprendre ce que les intellectuels attendent d'elle, verront « que ce n'est que cela ! », que leur donnera-t-on pour nourrir ce romantisme racique qui fait le fond du mouvement linguistique chez nous ?

Je m'en voudrais de vouloir jouer au prophète, surtout au prophète de malheur, mais je crois que le mouvement flamand — tel qu'il est et non tel que d'aucuns voudraient qu'il fût — comme tous les mouvements similaires exige fatalement, sous peine de disparition rapide, un objectif concret, un idéal précis, un but qui soit un mot d'ordre. Quand les nationalistes flamands auront leur université, spontanément, à cause même de la profondeur des sentiments raciques et culturels qui les possèdent, un nouveau cri de ralliement surgira. Sans doute sera-ce le mot : Amnistie !... puis, plus tard : Séparation !... enfin... : Autonomie !...

A moins que des circonstances extérieures ne viennent empêcher la logique de l'erreur nationaliste de dérouler toutes ses conséquences. Nous voulons l'espérer encore...

* * *

Le très clair rapport de M. Poulet conclut à la flamandisation graduelle de l'université de Gand : « L'emploi du flamand comme langue véhiculaire commencera à partir de l'année académique 1922-1923, et sera graduellement, d'année en année, étendu aux différentes facultés et écoles, en commençant par les cours de la première année d'études » (art. 2). Toutefois, les professeurs actuels qui désirent professer en français pourront le faire, quitte à voir se créer à côté de leurs cours à eux, le même cours donné en flamand. Le projet prévoit aussi que « dans chaque faculté et dans chaque école spéciale les cours jugés nécessaires seront également donnés en français ».

A propos de ce projet de loi soumis aux Chambres, une première question se pose, question préalable : Faut-il une université flamande ? Tout le monde semble actuellement d'accord pour répondre oui. Il faudrait distinguer pourtant :

une université catholique, oui, certes, mais une université neutre ?

Il n'est guère difficile de faire de belles tirades sur le rôle des universités dans la vie d'un peuple, mais il ne suffit pas de se payer de mots.

M. Poulet cite dans son rapport les paroles de M. le ministre Van de Vyvere, prononcées le 14 mai 1919 : « Une université a un autre rôle encore à remplir que les recherches scientifiques et la formation de ses élèves. Elle doit faire rayonner ses lumières sur le peuple tout entier. L'élite de savants et de penseurs dont elle est formée, l'élite de la jeunesse qui se forme à son école ont de grands devoirs sociaux et moraux envers toute la population... La partie du pays où l'on parle français reçoit chaque matin dans les journaux, dans les revues, des articles de professeurs d'université et de leurs élèves. Les extensions universitaires, les conférences, les cours publics, les leçons y font continuellement écho à l'enseignement universitaire. Quelle part le corps professoral de Gand a-t-il eue jusqu'ici dans l'enseignement quotidien des populations flamandes, quelle part prennent ces brillants élèves que le foyer de culture française s'assimile ? »

Parfait, et nous applaudissons des deux mains, à condition qu'il s'agisse d'une université catholique. Et voilà bien l'équivoque fondamentale en cette matière. Des catholiques flamands — car si le mouvement en faveur de « Gand-Flamand » n'est pas un mouvement catholique, c'est indiscutablement un mouvement de catholiques — des catholiques flamands travaillent depuis des années à obtenir une université flamande non-catholique, sans se soucier le moins du monde des intérêts religieux qui dominent la question. Il importe, au moment où ces catholiques sont sur le point de réaliser leur « idéal », de bien marquer les responsabilités.

* * *

Cette grande mission sociale des universités, invoquée, en l'espèce, par M. Poulet, ne prouve rien du tout. Car enfin, si — ce qu'à Dieu ne plaise — Gand devait aboutir à faire œuvre de déchristianisation en Flandre, qui donc oserait encore parler de la grande mission sociale de l'Université flamande ? Or, les auteurs catholiques du projet sont-ils bien sûrs qu'en toute hypothèse Gand-Flamand ne nuira pas à la foi des masses flamandes dont ils se prétendent les champions ?

Les autres arguments — justice, égalité entre Wallons et Flamands — ne résistent pas à un examen sérieux. En fait, il n'y a en faveur d'une université d'État flamande (je ne dis pas : d'une université catholique flamande) qu'un seul argument. Le voici : il se trouve en Belgique un nombre d'électeurs et donc de députés, assez important pour obliger un gouvernement soucieux d'assurer la paix et la concorde entre les citoyens, de satisfaire à une revendication constitutionnellement légitime. D'autant plus que l'agitation faite autour de ce problème a créé de profondes divisions intestines qui empoisonnent notre vie nationale. Un point, c'est tout. Le reste — droit, justice, égalité, culture, race — peut

avoir son effet sur des auditoires de meetings, mais n'a que faire ici.

Que donc on le déplore, ou qu'on s'en félicite, l'État est à la veille de créer une université flamande. Seul le « comment » est encore en question.

Examinons du point de vue catholique les diverses solutions en présence.

Une remarque préliminaire : je crois que, quelle que soit la solution qui prévaudra, « Gand-Flamand » fera du tort — peut-être même beaucoup de tort — au catholicisme en Flandre. L'histoire sera sévère pour les catholiques par l'action desquels « Gand-Flamand » sera devenu une réalité. Elle leur demandera pourquoi ils n'ont pas dépensé tous leurs efforts en faveur d'un enseignement supérieur catholique. Et il se pourrait que l'histoire, peut-être même celle qu'on écrira demain, eût d'étranges révélations à faire à ce sujet...

Cela dit, quels sont les dangers qui nous menacent ?

Tout d'abord, il est une solution du problème qu'aucun catholique ne peut accepter. C'est celle qui prévoit la création d'une troisième université d'État, que ce soit à Anvers ou ailleurs. Sans doute, les catholiques qui ont cru pouvoir, dans la presse ou ailleurs, préconiser cette solution, n'ont pas supputé ce que signifierait pour la Belgique catholique un nouveau centre de haut enseignement neutre, si pas anti-catholique.

Restent deux solutions : le dédoublement de Gand ou sa flamandisation. Laissant de côté la question financière, bien qu'elle ait une importance considérable dans l'état actuel de nos finances, il semble bien que ce soit la flamandisation qui comportera le moins d'inconvénients au point de vue catholique. Le dédoublement, n'est-ce pas en quelque sorte la création d'une université nouvelle à côté de celle qui existe déjà ? D'autre part la, concurrence entre les deux universités, la française et la flamande, amènerait les nationalistes flamands à faire une propagande désastreuse pour peupler l'université flamande. Nombre de jeunes gens catholiques qui seraient allés à Louvain, iront à Gand « pour la cause ! » Avec les nominations professorales qu'il est aisé de prévoir, leur foi ne pourrait qu'y courir de graves périls, et l'action qu'ils exerceraient plus tard sur leur peuple — cette mission sociale sur laquelle on fait de si beaux discours — pourrait devenir une action délétère.

Enfin, au lieu de dépenser des millions et des millions à entretenir à Gand deux universités, il serait préférable de voir consacrer cet argent à soutenir l'enseignement supérieur libre et à faire régner ainsi, en Belgique, un peu plus de justice dans le domaine scolaire.

Un mot ici aux catholiques qui combattent la suppression de l'université française de Gand sous prétexte qu'on détruirait par là un centre de culture française. Notre pays est trop petit, me semble-t-il, pour que l'argument ait quelque valeur. Les Flamands désireux de s'instruire en français, et qui fréquentaient Gand, iront soit à Louvain, s'ils sont catholiques, soit à Liège ou à Bruxelles, s'ils ne le sont pas. Quant aux écoles spéciales, le projet soumis aux Chambres prévoit le maintien de cours français. Si mes renseignements sont exacts, je crois qu'en particulier l'École des Arts et Métiers sera bilingue.

* * *

Mais si la flamandisation de Gand est la solution qui semble la moins défavorable aux intérêts catholiques, elle n'est pas moins de grands dangers.

Comment éviter que ne soit résolu plus légèrement encore que de coutume le grave problème de conscience que pose la fréquentation d'une université neutre ? Déjà depuis l'armistice le relâchement à cet égard est allé croissant. Pour les raisons les plus diverses, dont celle du coût élevé du séjour à Louvain est la plus générale, beaucoup de jeunes gens qui, avant la guerre, eussent certainement été à Louvain, s'inscrivent à Gand, à Liège, voire même à Bruxelles. Il est certain que l'argument racique, c'est-à-dire celui qui tentera de faire un devoir aux jeunes flamingants de fréquenter l'Université destinée à rénover la Flandre, sera trop facilement invoqué. Ajoutez-y la peur de voir Gand insuffisamment peuplée, peur augmentée du fait que pendant de longues années encore il se donnera à Gand des cours français auxquels on voudra faire une concurrence « numérique » victorieuse, écrasante... Et nous craignons, — pourquoi ne pas le dire franchement ? — étant donné ce que nous savons de la mentalité enthousiaste, idéaliste, de bon nombre de nos confrères flamands, qui croient de très bonne foi que le salut de la Flandre est lié au succès de l'université flamande, nous craignons qu'ils ne soient trop facilement enclins à trancher, dans le sens dangereux, le cas de conscience qu'on leur soumettra.

Tout de même, si « Gand-Flamand », c'est-à-dire neutre, et peut-être en tout ou en partie nettement anti-catholique, si « Gand-Flamand » allait empêcher un nombre plus ou moins grand de jeunes flamands d'aller se former à Louvain, cela n'aurait-il pas la plus fâcheuse influence sur l'avenir du catholicisme chez nous ?

« Gand-Flamand » entre des mains habiles, peut devenir une formidable machine de guerre anticléricale.

Que faire alors ? Répéter à temps et à contre-temps que la place des catholiques n'est pas dans les universités de l'État, mais à Louvain. Redire, sans se lasser, que seuls les motifs les plus graves autorisent la fréquentation d'écoles neutres, et que la raison racique est, en l'espèce, absolument irrecevable.

Qu'on flamandise donc Gand, car il faut que disparaisse cette cause de discorde extrême entre catholiques, et, vu l'excitation des esprits, il n'y a plus qu'à tolérer ce mal ; mais — s'il m'est permis d'énoncer ma pensée sous une forme paradoxale — si Gand pouvait ne pas avoir d'élèves !... si tous les Flamands désireux de faire leurs études universitaires dans leur langue maternelle se décidaient à fréquenter Louvain, si surtout les efforts des catholiques, des flamingants en particulier, se portaient dorénavant à créer à Louvain, ou ailleurs, une grande université catholique flamande, largement subsidiée par les pouvoirs publics, quel soupir de soulagement pousseraient tous ceux que préoccupe le maintien et l'extension du règne de Notre-Seigneur en Flandre !

Hélas ! ce serait trop beau... et il est probable que le nationalisme outré, le romantisme racique, les préoccupations « culturelles », sont loin d'avoir épuisé la série de leurs méfaits...

Abbé R. G. VAN DEN HOUT.



Le CERCLE SAINT-JEAN de CAPISTRAN nous prie d'annoncer que M. l'abbé Fernand Crooy, directeur du Salon d'Art chrétien, donnera sa conférence sur « L'Art religieux moderne », avec projections lumineuses, mercredi prochain, 21 juin, à 8 1/2 heures, en la Salle de l'Union Coloniale, 34, rue de Stassart.

LE CARNET DE L'AMATEUR

Le tourment de Baudelaire

La *Revue Catholique des Idées et des Faits* m'a demandé le texte d'une conférence sur Baudelaire que j'ai donnée récemment au Cercle St-Jean de Capistran. Je pense qu'il vaut mieux pour l'agrément de mes lecteurs, qui ne sont pas tenus à la patience de mes auditeurs, de réduire ma causerie à la dimension d'un article et de lui en donner l'allure.

* * *

Et d'abord il faut convenir que les *Fleurs du Mal* ne sont pas une lecture pieuse et qu'on ne peut la recommander — quand vraiment il faut la recommander — qu'avec une grande discrétion. Le titre déjà est un avertissement, mais auquel on a tout de même donné trop d'importance. Sur sa foi, beaucoup ont condamné ce livre, où le meilleur se conjugue et se mêle au pire. D'autres qui devaient lire et dont on attendait le jugement, ont lu, mais en hâte, bercés par la musique, si belle, du vers baudelairien et leur attention, ne retenant de cette musique que quelques mots sonores et outrageants, ne s'est pas attachée à l'âme secrète de chaque poème, à cette vibration mystérieuse, inavouée, dissimulée souvent sous le paradoxe ou sous la boutade cynique, et qui, dépouillée de cette enveloppe, mettait, comme dit Baudelaire lui-même, un cœur à nu.

Il faut faire appel à d'autres critiques, plus graves, moins superficiels qui, en étant plus sévères, seront aussi, quand il faut et là où il faut, plus indulgents.

Ce n'est pas assez de reprocher à Baudelaire son dandysme qui ne montre d'ailleurs qu'une face de lui-même, — la moins sincère. C'est au cœur même du mal qu'il faut descendre : à la passion du rêve.

Mais son rêve, hélas ! ne fut pas celui qui est permis, voire qui est requis de tout poète, sans quoi il risque fort de n'être pas poète. C'est une forme embellie de l'inaction, une manière élégante de ne pas agir et, somme toute, une lâcheté devant la vie. Bourget, dans son étude mémorable sur Ernest Renan, disait du dilettantisme : « C'est beaucoup moins une doctrine, qu'une disposition très intelligente à la fois et très voluptueuse, qui nous incline tour à tour vers les formes diverses de la vie et nous conduit à nous prêter à ces formes sans nous donner à aucune ».

Tel est bien le mal, — on pourrait dire le vice, — de Baudelaire. Une inclination capricieuse et vite lasse vers les formes diverses de la vie !...

Hélas ! il n'est pas nécessaire de s'être nourri de l'Écclésiaste pour connaître que ce jeu de la vie, le dilettantisme, n'offre pas beaucoup de diversité. On peut faire un tour assez long dans les idées des hommes, mais dans leurs sentiments et leurs sensations, la promenade est courte. D'où vient la satiété des libertins qui n'ont pas pris garde de mesurer leurs plaisirs.

Et pourtant l'on veut du nouveau. Il ne reste donc qu'à l'inventer. Mais cette invention, puisqu'elle se fait par artifice, par idéologie, doit être forcément inhumaine et contre nature. Comme le corps va chercher sa jouissance dans le poison — morphine, opium ou haschisch — l'âme trouvera sa joie dans des renversements de valeurs, dans de subtiles dissociations d'idées, dans des réassociations arbitraires, dans d'imprévues correspondances et c'est l'*A Rebours* de Huysmans et son *Des Esseintes*, témoin d'une époque abêtie. C'est l'aboutissement presque fatal des stériles voluptés du rêve. C'est aussi le fond de la maladie baudelairienne.

Heureusement — et c'est ce que trop de critiques sévères n'ont point vu — le malade connaît son mal. Au plus noir des erreurs et des égarements, un éclair providentiel, son regard lucide encore, le souvenir persistant et l'influence de la règle catholique, le commerce d'un professeur de vérité comme Joseph de Maistre, tout conspire à le ramener au bien, à la véritable beauté et à la santé. Les chaînes sont fortes, hélas ! qui le tiennent en bas. D'où la lutte, le beau, le douloureux conflit, exprimé de façon si déchirante déjà par St Paul et par le poète latin ! *video meliora proboque, deteriora sequor...*

C'est ce conflit qui fait de l'âme de Baudelaire, une pauvre âme. Il a connu avec une acuité fournie à la fois par l'expérience et par la pratique de l'examen particulier ce qu'il nomme lui-même dans un grand vers :

Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché.

Et voici précisément ce qui nous attire, nous catholiques, dans cette œuvre malsaine et périlleuse : le mécontentement de soi et la douleur que cause ce spectacle ennuyeux du péché. Nous en avons tant vu de ces poètes cyniques ou inconscients se louer d'être ce qu'ils sont, se complaire dans leur bassesse, que celui-ci se range, malgré ses défaillances, parmi ceux qui, pitoyablement, se nomment chaque jour de « pauvres pécheurs ».

Le romantisme dont Baudelaire est une des suprêmes fleurs en est venu, dirait-on, jusqu'au dégoût de soi-même, à ce point névralgique où, ayant poursuivi et recueilli toute les erreurs, les ayant assimilées et comme incorporées, il se regarde au miroir de la raison pour se détester.

Trouverai-je des références pour appuyer ce que j'avance ici ? C'est, dans le *Voyage à Cythère*, les vers justement célèbres qui font une prière magnifique d'harmonieuse concision et de touchante humilité :

*Ah ! Seigneur ! donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût.*

C'est une note du *Journal Intime*, je pense : « Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées : l'une vers Dieu, l'autre vers Satan ». Ce que disait plus simplement le P. Lacordaire quand il remarquait dans je ne sais quelle page — évidemment éloquente — qu'il y a en chacun de nous, à la fois l'étoffe d'un grand saint et celle d'un grand scélérat. Mais on aime cette précision de Baudelaire : « à toute heure... ». Comme on la sent vécue et, sous sa rigidité, le frémissement de l'inquiétude !

C'est ici son tourment. Quand on lit les *Fleurs du Mal* pour la première fois, si l'on est attentif, on est frappé tout de suite par ceci : que Baudelaire, en même temps qu'il chantait de honteux esclavages, célébrait, glorifiait et sollicitait d'un cœur altéré toutes les évasions : l'art, le voyage, le vice et les autres ivresses et enfin la mort. Fuir, ailleurs, toujours ailleurs et enfin hors du monde ! Excellente prédisposition pour découvrir le port souverain où la fatigue et la satiété sont inconnues, où la joie est constante et plénière.

Ce besoin d'évasion, c'est ce qui séduit, plus que tout, plus même que la beauté racinienne de ses grands vers, chez Baudelaire. Il n'est pas satisfait.

On a dit beaucoup de mal du bourgeois. On a eu tort quand c'est aux vertus bourgeoises — le respect du travail et de la règle, l'esprit familial, etc. — qu'on en avait. Mais si c'est à ses défauts, à cet air de contentement, de complaisance pour soi-même qu'en des époques paisibles il a trop affiché, à cette absence de haute inquiétude spirituelle, confessons très simplement qu'on avait raison. La beauté d'une âme, quand elle n'est pas chrétienne ou qu'elle a perdu Dieu, c'est son inquiétude ; quand elle est chrétienne, son élan et son aspiration vers quelque chose de plus haut et, — disons-le, — un secret enthousiasme de la mort qui augmente d'ailleurs, s'il est dans l'ordre, l'intensité de la vie.

Or, Baudelaire cherchait ici-bas autre chose que des caresses, que des musiques, que des parfums, que des visions nouvelles de l'univers. Quoi ?

Disons-nous l'Idéal ? Disons-nous la Beauté ? Formules hypocrites, tout juste dignes du peureux laïcisme contemporain. Ne savons-nous donc plus ce que l'homme entend par l'Idéal, par la Beauté — grands mots qu'il pare de majuscules pour mieux accentuer l'absolu dont il veut les emplir — insaisissable perfection qui le hante, chez qui il n'accepte ni défaillance, ni décrépitude, qui était avant qu'il ne soit, qui demeurera après lui, pour prendre de lui ce qu'il a de meilleur et qui vaut de durer ?

Ce n'est pas le moment de démontrer que cette perfection existe, plus belle que ne la rêve l'homme. Mais loyalement, nommons-la de son nom. Nous savons bien que c'est Dieu.

Et je dis que le tourment qui fait de la vie de Baudelaire un drame, de son œuvre, une sorte de tragédie palpitante que de plus compétents ont osé comparer à la *Divine Comédie*, je dis que ce tourment, c'est le tourment de Dieu.

D'où lui viendrait cette notion aigüe qu'il a du péché et que M. Anatole France, en ce temps heureux d'avant l'affaire Dreyfus où il avait encore l'esprit libre, avait bien remarquée ?

D'où lui viendraient ses grandes prières vibrantes de sincérité, celle que je citais tout à l'heure, ou ce cri harmonieux de *Bénédiction* :

*Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés,
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés !*

D'où lui viendraient de tels cris, sinon de son cœur catholique ? Mais les méchants y trouveront peut-être un subtil relent de rhétorique. Ouvrons alors les cahiers intimes, ce journal où le poète notait pour lui-même ses remords et les mouvements de son bon propos, et nous y lirons, entre autres choses édifiantes, ceci qui semble décisif :

« L'homme qui fait sa prière, le soir, est un capitaine qui pose des sentinelles, il peut dormir... Faire tous les matins ma prière à Dieu, réservoir de toute force et de toute justice, à mon père, à Mariette et à Poë comme intercesseurs ; les prier de me communiquer la force nécessaire pour accomplir tous mes devoirs et d'octroyer à ma mère une vie assez longue pour jouir de ma transformation... Me fier à Dieu, c'est-à-dire à la justice même pour la réussite de mes projets ; faire, tous les soirs, une nouvelle prière pour demander à Dieu la vie et la force pour ma mère et pour moi... Ne me châtiez pas dans ma mère et ne châtiez pas ma mère à cause de moi... Donnez-moi la force de faire immédiatement mon devoir tous les jours et de devenir ainsi un héros et un saint ».

Dès lors, en dépit de ce qu'il peut y avoir d'artificiel et de pénicieux dans les *Fleurs du Mal*, refuserons-nous à ce poète, le bénéfice de son noble tourment ? Témoin douloureux de son époque, il a payé pour ses prédécesseurs. Dans son sang, dans son cœur, traînaient, accumulées, toutes les folies du romantisme. Éloigné de Dieu par tant d'erreurs et de désordres, la grâce lui fut donnée de connaître son mal pour le détester. Remords, bon propos, ardente aspiration au bien, tout cela qui était éparé dans ses grandes fautes, atteste, avec sa sincérité, la profondeur de sa religion.

Avec lui mourait le prestige du romantisme, mais aussi par lui, par son vers qui est classique et par son besoin de l'ordre, s'annonce un art plus humain.

Si nous voulions hausser jusqu'au symbole le type qu'il nous offre, nous pourrions voir en lui, le personnage représentatif d'une transition qui réunit l'essence défaillante de ce qui s'en va, le fruit trop mûr d'une décadence, à l'essence de ce qui vient, au germe magnifique de la renaissance qui commence de s'épanouir et que vous connaissez.

JEAN VALSCHAERTS.



La Révolution (1)

Du point de vue de la raison qu'elle invoquait, les idées générales de la Révolution sont à l'antipode du vrai. Si, pour la Constitution de la France, l'on tenait à parler du type idéal et absolu des hommes, il ne fallait pas écrire à leur sujet, comme à l'article 1^{er} de la Déclaration, qu'ils naissent et demeurent libres et égaux en droit. « Quoi ! » s'écriait Frédéric Amouretti, « à l'âge d'une minute, ils sont libres ! » — Et, selon la logique de la thèse, en ce même âge, aussi libres que père et mère !

De même, si, à propos de la société concrète dite France, l'on tenait à raisonner de la société politique en général, il fallait éviter de tenir le groupe social pour une « association » de volontés ayant pour « but » la « conservation » de « droits » (comme le veut l'article 2 de la Déclaration), attendu que la société préexiste à la volonté de s'associer, que l'homme est en société avant même de naître et que les droits de l'homme ne sont pas imaginables avant l'existence des sociétés. L'affirmation contraire, démentie par la nature, est inconcevable en raison. Le rédacteur de tels articles a aligné les mots sans en éprouver le sens. Il n'y a rien de plus irrationnel.

Il n'est pas rationnel non plus que tous les hommes commandent et que tous soient souverains : « la forme encore une de ces contradictions dans les termes, qui sont le type de l'irra-

tionalité la plus pure. Il n'est pas rationnel que les hommes réunis élisent leurs chefs, car ceux-ci doivent commander et des chefs élus sont mal obéis ; l'autorité élue est un organe qui, naturellement, ne répond pas à sa raison d'être, c'est un organe absurde avant d'être caduc. Il n'est pas rationnel, il est contradictoire que l'Etat fondé pour établir l'unité entre les hommes, unité dans le temps (la continuité), unité dans l'espace (l'accord), soit légalement constitué par les compétitions et les divisions des partis, qui sont essentiellement diviseuses. Toutes ces conceptions libérales et démocratiques, principe de l'esprit révolutionnaire, reviennent au carré circulaire, sinon au cercle carré.

Il ne faudrait pas croire que le cristal de la raison ne les ait pas discernées et décomposées dès le premier jour. Leurs premiers critiques ne furent pas de simples praticiens choqués dans leur sentiment de la politique et de l'histoire. Bons esprits vigoureux et nets, les Rivarol, les Maître souffraient de l'absurde comme absurde ; la déraison libérale ou jacobine leur fit présager des désastres ; l'erreur, la catastrophe.

* * *

Ce qu'ils ont dit s'est accompli, et la catastrophe est venue. La légalité révolutionnaire a dépeuplé les familles, la centralisation révolutionnaire a tué la vie locale, le régime électif a boursoufflé et rompu l'Etat. Tandis que l'affaiblissement des arts de la paix amenait le fléchissement de l'économie générale, cinq invasions de plus en plus dures ont montré dans la défaite et dans la victoire, en dépit d'immenses sacrifices de la nation, l'entière incapacité de l'Esprit et de l'Etat nouveaux. Des trois idées révolutionnaires que nous avons inscrites sur nos murs, la première, le principe de la liberté politique, constitutif du système républicain, a tué le respect du citoyen, je ne dis pas seulement pour les lois de l'Etat qu'il considère comme de banales émanations d'une volonté provisoire (comme l'est toute volonté) mais aussi et surtout pour ces lois profondes et augustes, *leges natæ*, nées de la nature et de la raison, où les volontés du citoyen et de l'homme ne sont pour rien : oublieux, négligent, dédaigneux de ces règles naturelles et spirituelles, l'Etat français perdit prudence, exposé ainsi à fléchir.

La seconde des idées révolutionnaires, le principe d'égalité, constitutif du régime démocratique, livra le pouvoir au plus grand nombre, aux éléments inférieurs de la nation, producteurs moins énergiques et plus voraces consommateurs, qui font le moins, manquent le plus. Découragé, s'il est entreprenant, par les tracasseries de l'Administration, représentante légale du plus grand nombre, mais, s'il est faible ou routinier, encouragé par les faveurs dont la même administration fait nécessairement bénéficier sa paresse, notre Français se résigna à devenir un parasite des bureaux, de sorte que se ralentit et faillit s'éteindre une activité nationale où les individus ne sont pas aidés à devenir des personnes et les personnes étant plutôt rétrogradées jusqu'à la condition des individus en troupeaux.

Enfin, la troisième idée révolutionnaire, le principe de fraternité, constitutif du régime cosmopolite, imposa d'une part une complaisance sans bornes pour tous les hommes, à condition qu'ils habitassent fort loin de nous, nous fussent bien inconnus, parlassent une langue différente de la nôtre, ou, mieux encore, que leur peau fût d'une autre couleur ; mais, en revanche, ce beau principe nous présentait comme un monstre et comme un méchant quiconque, fût-il notre concitoyen, notre frère, ne partageait pas tous nos moindres accès de rage philanthropique. Le principe de fraternité planétaire, qui

(1) Voir la note dont nous avons fait précéder, dans notre dernier numéro, l'article de Maurras sur Jean-Jacques Rousseau.

voudrait établir la paix de nation à nation, tourner vers l'intérieur de chaque pays et contre les compatriotes ces furieux mouvements de colère et d'inimitié qui sont secrètement gravés par la nature dans le mécanisme de l'homme, animal politique, mais politique carnassier. Les Français ont été induits à la guerre civile.

Ce n'est pas tout. Les mêmes idées, propagées et distribuées comme nôtres à tous nos clients dans le monde, causèrent à ces derniers d'assez grands torts qui retombèrent sur nous par la suite. C'est par nous que furent contaminés de biblomanie les heureuses contrées que soit l'Inquisition, soit quelque autre fortune avaient défendues de Luthé. L'Espagne, l'Italie, les petites nationalités du Sud et de l'Orient, les autres peuples d'Extrême-Asie ou de l'Amérique latine qui nous confiaient de tout cœur l'éducation de leur jeunesse et la direction de leur intelligence, en sont atteintes, aujourd'hui, d'autant plus gravement, comme d'un virus tout nouveau qu'aucune inoculation préalable n'atténuera. Ces nations ont subi les conséquences de nos erreurs. Pendant que les idées révolutionnaires déterminaient en France leur triple anarchie, ces idées, réputées française, et qui ne l'étaient pas, ont fait longtemps régner parmi les clients de la France la conviction que notre rôle civilisateur ne consiste qu'à répandre l'enseignement de l'anarchie. Cela gêna aujourd'hui nos efforts pour la propagande de l'ordre. Cela gêna pour répliquer au président Wilson quand il nous rapporta les idées de Victor Hugo.

* * *

Les dissensions de ces peuples nouveaux sont les échos des nôtres ; leur faiblesse annonce la nôtre ; car disposant d'un capital infiniment moindre que nous, ils apercevront plus tôt que nous les échéances de la ruine. Ils nous attribueront cette ruine, lorsqu'ils ne nous attribueront pas ce qu'ils ont la bonté d'appeler leur progrès. Ils se donnent des constitutions impossibles : idées françaises ! Ils forment des programmes d'une absurdité idéale : idées françaises ! Ils ne conçoivent d'énergie civique que dans l'opposition et la sédition, ils attachent une majesté ridicule à l'idée de révolution : idées françaises ! Aux plus beaux lieux du monde, sous des cieux privilégiés, entre les ruines les mieux faites pour nous inspirer le regret, le désir de l'universelle composition ou le sentiment de l'universelle inégalité, à Athènes, à Florence, sur les eaux paisibles de Gênes, j'ai entendu des hommes dans la magnificence de l'âge où fleurit la raison et qui reproduisaient le pur type physique de la plus haute humanité, abonder en telles sottises funestes et blasphémer si cruellement toutes les conditions normales de la Prospérité qu'il m'en venait aux yeux les larmes de pitié. Les idées révolutionnaires avaient passé par là. Dans les tabernacles de l'ordre, elles ont fait régner, sous un pseudonyme français, l'anarchie et la barbarie.

Il y a pis encore. Parmi les nations aujourd'hui florissantes que leur intérêt bien compris a fini par détacher plus ou moins des barbaries dont elles furent le berceau, chez ces peuples qui, tout en paraissant attachés à la Réforme, ne s'administrent pas toujours à la protestante, beaucoup d'hommes de la lie du peuple font profession de révoltés contre leurs institutions nationales. Ces sortes de factions, en quelque lieu qu'elles se forment, nous tiennent pour leurs complices et pour leurs docteurs naturels, autant que pour leurs protecteurs éventuels. Elles pensent nous honorer en nous attribuant la première responsabilité de leurs crimes et de leurs folies. Elles nous promettent avec jactance leur gratitude et leur concours à l'occasion. Cette sainte alliance des plèbes qui fonctionne depuis plus de cent ans en notre honneur, ne nous a

jamais apporté d'autres profits que la réputation d'agitateurs perpétuels avec la défiance européenne qui en ressortait nécessairement. Les forts, les gouvernants, les seuls qui comptent à l'épreuve, s'écartèrent longtemps de nous comme de redoutables pestiférés ou de malheureux impuissants.

Quant au triomphe de la canaille révolutionnaire qui nous acclama, il tarda, et, quand il advint, ne nous apporta que l'oubli, la négligence et bientôt le mépris ouvert de nos anciens amis. Devenus puissants à leur tour, ils ne recherchaient que l'amitié des puissants, dont nous ne sommes plus. Telle est l'histoire des relations de la France avec les insurgés une fois nantis. Cela se vit bien pendant la dernière guerre. Comme Bonaparte, Lenine, quand on l'eut mis à la tête de son pays, ne songea qu'à s'y maintenir en négociant son entente avec ceux qu'il jugeait les maîtres du monde. Il nous laissa donc seuls et, dans l'intérêt de son peuple comme dans le sien propre, se mit au mieux qu'il put avec nos ennemis. Tel est le cinquième bienfait des idées révolutionnaires : l'anarchie qu'elles sèment vaut aux Français l'inimitié du genre humain.

* * *

Cela était inscrit dans la formule même des principes nouveaux. Il était même si facile de la prévoir que, au nom de Lenine près, toute la page qui précède se retrouverait telle quelle dans un petit écrit d'il y a vingt-trois ans (1). Mais, qu'est-ce que ce pauvre quart de siècle de nos prévisions auprès des anticipations magnifiques des plus sages contemporains de la Constituante ou de Napoléon ? Aucun effet n'était apparu et, sur le simple aspect des causes, sur le visage des principes invoqués, notre chaos d'épreuves et de ruines fut pressenti. Ces principes étant jugés faux en eux-mêmes, insensés dans leur application légale, leurs pernicieuses conséquences pratiques étaient annoncées clairement. L'esprit pur avait vu, il avait réagi. Avant et non après l'expérience, la raison s'était révoltée : *a priori*. Si nous avons remonté par induction à la cause historique de nos malheurs, les calculateurs politiques qui avaient vu naître cette cause en avaient déduit la chaîne évidente de ces malheurs. Une si honorable vérité de fait doit être rappelée avec instance et fierté. Ce n'est pas parce que la Révolution a prétendu au sceptre de la raison que la contre-révolution devrait le lui céder pour se confiner dans une vérification *a posteriori* qui ne prophétiserait que le passé. Le Play et d'autres ont pu s'en tenir là : notre empirisme organisateur se souvient de Comte qui ne craignait pas de philosopher avec toute l'âme et utilisa sagement toutes les forces de l'esprit.

L'animal à deux pieds sans plume a toujours raisonné de politique et de morale sociale. S'il n'en a pas toujours raisonné justement, c'est que les caractères d'historien critique et de logicien ne sont pas toujours réunis. Or, dans ces sortes de recherches, le logicien a besoin de l'historien critique pour se procurer les vues générales exactes qui servent de majeure à ses raisonnements. Mais quand il les a, s'il les traite et les conduit bien, il peut se prévaloir d'un degré de clarté et de certitude qui manquerait en d'autres sciences. La Physique et la Chimie étudient leur objet sans le pénétrer. Elles enregistrent des liaisons constantes, mais sont réduites à en conjecturer les raisons. Tout autant que les autres sciences d'observation, la Politique tirée de l'Histoire critique prend note de semblables retours des phénomènes pour en tirer avec certitude des lois. Ainsi, le terme Démocratie apparu, l'histoire universelle voit accourir le terme Centralisation. C'est le fait, c'est la loi. Mais

(1) Revue de l'Action française, 15 octobre 1899.

la cause ? Eh bien ! la Politique la voit, la sait, la dit. Elle dit ce qui rend raison du couple centralisation-démocratie, obstinément formé par la course des choses : une expérience profonde et intime lui a montré, au plus secret du cœur humain, comment la réaction des passions et des intérêts dans un parti gouvernant, où qu'il soit, quel qu'il soit, pourvu qu'il veuille être réélu, oblige l'Etat démocrate à surveiller, à renouveler, à fortifier sans cesse l'adhésion de ses électeurs, donc à les tenir par un étroit réseau, de plus en plus centralisé, de fonctionnaires ou de sycophantes. La psychologie de l'homme apporte ainsi une explication rationnelle qui échappe à l'éprouvette et à la cornue : la génératrice est produite ! Mais, une fois saisie cette cause latente des effets apparents, la prévision peut se construire et la déduction s'amorcer.

Sans doute qu'à ce point le raisonnement théorique comporte une aventure à courir. Lorsqu'il parlait d'une méthode de hautes mathématiques, Leibniz l'appelait gravement « *aveugle ou symbolique* ». Toute logique, usant de symboles abstraits, participe des ténèbres de l'aveuglement algébrique. L'esprit y suit un mécanisme plus qu'il ne le conduit. Heureux si la machine joue bien ! Et heureux si nulle série de signes, si nul signe ne sont confondus avec leurs voisins ! A certaine distance du plancher de l'évidence immédiate, il faut faire acte de foi dans l'habile instinct de l'opérateur. Toutefois, lorsque ce logicien a le sens des choses, il sait reprendre leur contact de temps à autre soit en les observant, soit en feuilletant la merveilleuse collection d'expériences concrètes que l'histoire critique lui permet d'interroger, et cela fait comme un rayon de jour vivant qui éclaire le tunnel de ses déductions. Certes, il irait moins loin s'il interdisait ce libre essor à la dialectique rationnelle, mais il irait moins sûrement s'il ne multipliait l'occasion d'en vérifier les produits.

* * *

« Voilà, ô Phèdre, ce dont je suis amoureux, de divisions et de synthèses grâce auxquelles je puis être capable de parler et de penser » (1). L'usage alternatif de procédés si divers et si délicats charme en effet l'esprit du sage. Reste à savoir s'il est incapable d'irriter l'esprit de l'électeur souverain. Celui-ci a peine à penser que les problèmes de sa direction soient si compliqués ! Je n'oublierai jamais quelle étrange et confuse colère roula dans le regard d'un de mes camarades de jeunesse, excellent homme, poète de très grand talent, démocrate dans l'âme et autodidacte fiéffé, le jour où je lui fis hommage du premier-né des deux petits livres que je réunis aujourd'hui : ces maximes, contraires aux lieux communs des orateurs, les unes tirées d'Edgar Poe, les autres d'Auguste Comte ou d'Anaxagore, l'avaient d'abord pétrifié, puis exaspéré :

— *Bien vraiment ?* me dit-il. *Vous croyez qu'il faut penser à tout cela pour s'y connaître en politique ?*

Sa langue, son métier qu'il possédait à fond, étaient le fruit d'une longue et ardente étude ; il ne rêvait aucunement d'avoir trouvé toute sa poésie dans son cœur : nul romantisme à cet égard ! Ni Rousseau ni Hugo ne lui avaient fait croire que l'inspiration dût lui suffire. Mais il croyait à la vertu de l'improvisation politique, lui qui pensait en art comme Chénier et Racine, comme Dante et Mistral ! Je le sentais haïr l'élan qui me portait à éprouver par la réflexion et l'histoire les idées proposées pour la conduite du peuple français. Il répétait :

— *Non, croyez-vous qu'il faille penser à tout cela ?*

J'ai eu le malheur de le croire, sans avoir le bonheur de per-

suader ni mon ami ni notre peuple. Devant la ceinture de tombes qui borde la frontière sans la protéger, devant ces factions que l'Argentier manœuvre au profit d'étrangers, nos ennemis ou nos rivaux, la tristesse de la prévision perdue oblitère la joie des évidences confirmées. Cependant les esprits, parfois inattentifs, m'ont rarement été hostiles. Ils ne m'en ont pas voulu de mes conclusions. Elles ne présentaient d'ailleurs rien d'offensant pour leurs habitudes, car enfin je ne proposais de sacrifier que le mythe d'une souveraineté politique dont personne ne se soucie. L'ami dont je viens de redire l'amère et ombrageuse interrogation, ne céda point à la volonté de défendre la liberté de son esprit ou de sa vie contre ma tyrannie ou celle d'un autre. Ni à lui ni à personne, le régime démocratique ne donnait plus aucune sensation spécifique de liberté. Placé comme il l'était, mon ami devait obéir au sergent de ville, au percepteur, au bureau de recrutement. Que ce fût par la loi d'un roi ou par celle d'une assemblée à l'élection de laquelle il n'avait qu'une part infime ou nulle, l'obéissance due ne variait pas : même, la somme des incommodités ressenties devait être supérieure à celle qu'avait pu éprouver son arrière-grand-père, artisan provençal assis sur de bonnes coutumes, armé de franchises consacrées par les mœurs... Mais le bien qu'il protégeait contre moi, était d'un autre ordre. Il m'en voulait de savoir ce qu'il ignorait avec délices et de prétendre l'en instruire, par-dessus le marché ! Il m'opposait une libre volonté de ne pas voir, une liberté de ne rien savoir.

Ce point de vue met assez plaisamment d'accord les partisans de l'induction en politique avec ceux de la déduction : mon démocrate ne voulait ni de l'un ni de l'autre. Je m'étonnai de son état d'esprit. La vie m'a fait voir qu'il est fréquent et même qu'il s'accroît et qu'il s'aggrave. Rien de plus naturel au bonhomme Démos, c'est-à-dire à vous et à moi quand on nous tire de notre affaire ou de notre plaisir ! Oui, c'est à cette sorte d'incuriosité hermétique, voluptueuse, et facilement irritable, qu'aboutit, dans la multitude profonde, ce régime de démocratie lettrée qu'enivrèrent à son départ les tentations de la connaissance. Ce qui formait, il y a dix ans, le « Parti de l'Intelligence », en Russie, vient d'y massacrer, de son propre aveu, trois cent cinquante-cinq mille deux cent cinquante intellectuels. Si les intérêts de la Révolution ne sont intellectuels, ni les intérêts de l'Intelligence ne sont révolutionnaires. La Russie s'est trompée deux fois. Le désir de savoir, quand il est sincère, nécessite les acquêts de la tradition pour ne pas piétiner et le maintien de l'ordre, afin de durer. Cela est bien sensible par la confession d'un jeune héros de la *Chronique d'une génération* (1) : l'ambition de savoir, ressentie avec force, logique, esprit pratique, l'a conduit à la philosophie de la Royauté.

Cette autorité vivante et sage, dont tout dépend, il reste à la reconstituer. Elle absente, le goût d'ignorer prévaudra. Sans une autorité, les arts, les lettres, les sciences seraient entraînés sur la même pente décline que leurs générations illustres : la nation, l'Etat, la société, le capital de la Civilisation générale. Déjà, la décadence de toutes les humanités montre que l'avenir, l'avenir de l'intelligence française et celui de l'esprit occidental tout entier s'assombrissent. Il ne faut pas dissimuler que l'on court le risque de voir ainsi s'éteindre l'homme même, l'homme politique et l'homme raisonnable, l'homme artiste et l'homme chanteur. Qui prolonge la double courbe romantique et révolutionnaire, ouvre à l'Esprit une ample liberté de mourir.

CHARLES MAURRAS.

(1) PLATON, *Phédon*, trad. Mario Meunier.

(1) *D'un siècle à l'autre*, par GEORGES VALOIS.

De Tzarskoé Sélo à Tobolsk

Madame Tatiana Melnik vient de publier à Belgrade de très intéressants *Souvenirs sur la famille impériale* de Russie.

Madame Melnik est née Botscine. Son grand-père, le fameux professeur Botscine, fut médecin de l'Empereur Alexandre II, puis d'Alexandre III. Il fut remplacé à la cour après sa mort par le Docteur Hirsch et à celui-ci succéda, sur le désir de l'Impératrice Alexandra, le Docteur Eugène Botscine, fils du premier. La famille Botscine se transporta à sa suite à Tzarskoé Sélo à la fin de 1908, et resta dans la résidence impériale jusqu'à la Révolution.

« En publiant mes souvenirs », dit Madame Melnik dans sa préface, « je désire prévenir mes lecteurs que je le fais sans aucun but politique. Il m'est souvent arrivé de rencontrer des personnes qui, sur la base de racontars, s'étaient formé une opinion entièrement fautive de la famille impériale. En apprenant de moi certains détails, ils disaient :

« Chez nous, on ne parle de tout qu'en mal, et nul ne sait ce qu'il y a eu effectivement de bon. Vous devez inscrire et imprimer ce que vous savez ».

C'est ce que Madame Melnik a fait en publiant un très intéressant livre de plus de quatre-vingts pages grand format copieusement orné de photographies, d'autographes, etc.

D'un bout à l'autre, ce livre respire non seulement un dévouement mais encore une admiration sans bornes à l'égard de Nicolas II et de sa famille. Sous ce rapport l'auteur est quelque peu d'un autre âge, et son enthousiasme naïf détonne et étonne un peu...

Avec cela on sent tant de sincérité passer à travers les pages de ce livre si élégamment édité (à Belgrade) ! Pour Tatiana-Evguénievna, Nicolas II et Alexandra ne sont pas seulement des martyrs — ce qu'ils furent certes, en effet ; — ils sont aussi l'incarnation de toutes les vertus humaines. Elle va jusqu'à affirmer que Nicolas II était l'homme le plus intelligent de la Russie. Elle exagère étrangement. Mais autant des exagérations pareilles m'eussent paru ridicules et révoltantes à l'époque où le défunt Tsar était — ou semblait — tout-puissant ; autant aujourd'hui à l'égard d'un souverain renversé et lâchement assassiné, d'une Impératrice odieusement massacrée avec ses cinq enfants, ces louanges sont pardonnables, même naturelles, eu égard à la situation qu'occupaient dans leur enfance M^{me} Melnik et les autres enfants du Docteur Botscine.

J'ai beaucoup connu ce dernier autrefois. Il possédait une villa au bord de la mer à Ollila, en Finlande, à trente kilomètres de Petrograd ; nous aussi. Nos enfants étaient liés d'amitié, et on se voyait très souvent, du moins en été. (Ah ! que je l'aimais, l'été à Petrograd et dans les environs de Petrograd !) L'avouerai-je ? Je n'ai pas assez rendu justice dans le temps à Evguény-Serguéévitch. Toujours sceptique et pessimiste, j'osais avoir quelques doutes sur la sincérité du loyalisme monarchique du Docteur Botscine. Je dirai aujourd'hui : *mea culpa, mea maxima culpa*.

Le Docteur Botscine a péri à Ekaterinbourg, en même temps que l'ancien maréchal de la cour Prince Basile Dolgoroukoff, le général Elie Tatistchew, M^{lle} Catherine Schneider, l'ancienne demoiselle d'honneur Comtesse Hendrikow

et quelques domestiques. Tous ils avaient volontairement suivi en exil la famille impériale ; tous ils l'avaient aidée à Tobolsk à supporter durant de longs mois les souffrances morales et physiques de la captivité ; tous ils l'ont avec sérénité accompagnée dans la tombe. Honte à moi d'avoir osé douter !

Voici quelques passages du livre qui pourront particulièrement intéresser mes lecteurs. Parlant du rôle de Raspoutine, M^{me} Melnik dit :

« Je ne veux nullement l'excuser ; c'était un homme malhonnête, rusé et dissolu : indubitablement capable d'influencer son entourage et — ce qui était le principal — de jouer n'importe quel rôle. Au Palais, il avait assumé celui d'un saint et le jouait si bien que Sa Majesté l'Impératrice, femme profondément croyante et dont l'unique bonheur consistait dans sa foi et dans sa famille, crut en lui de toute son âme et s'attacha à sa croyance en lui comme au salut de son fils bien-aimé. Raspoutine répétait sans cesse au Palais qu'Alexis-Nicolaévitch (l'Héritier du Trône) était en vie grâce à ses prières ; et que lorsque lui (Raspoutine) ne serait plus, la famille impériale se sentirait mal, très mal... Il va de soi qu'au Palais il se comportait tout autrement qu'à la « villa Rodé » ; et l'Impératrice ne voyait pas le côté malpropre de sa vie. Le public disait constamment : « Pourquoi ne lui en parle-t-on pas ? » Le malheur était qu'on parlait de Raspoutine et qu'on en parlait trop ; et c'est en parlant de lui qu'on l'a créé. Telle était l'opinion de mon père et de beaucoup de personnes qui connaissaient la famille impériale de près. Il arrivait à mon père de dire : « Si Raspoutine n'existait pas, les ennemis de la famille impériale et les promoteurs de la Révolution en auraient fait un en parlant de la Wyruboff (1) ; s'il n'y avait pas de M^{me} Wyruboff, ils en auraient fait un de moi, ou de n'importe qui ». Et en effet, s'il ne s'était pas trouvé des personnes pour répandre sur le pouvoir de Raspoutine les bruits les plus invraisemblables, il ne se serait trouvé personne pour s'adresser à lui ; mais plus on s'adressait à lui, plus Sa Majesté l'Impératrice croyait que c'était sa sainteté qui le rendait célèbre ; et si on lui racontait sur son compte quelque épisode de caractère négatif, elle pensait qu'on voulait persécuter le saint homme » (p. 21).

L'auteur aurait pu ajouter que plusieurs personnes dont le loyalisme monarchique ne pouvait prêter au moindre doute (tels que le général Djoukovsky, le Prince Wladimir Orlov) furent éloignées par Nicolas II pour avoir tâché de lui ouvrir les yeux sur l'odieux et célèbre moujik. Que son rôle au Palais ait été ou non exagéré, il a été néfaste ; et l'amour maternel même que M^{me} Melnik invoque après M. Gillard (2) ne saurait excuser cette fatale aberration.

Je me demande si ce n'est pas à un épisode qui m'est personnel que M^{me} Melnik fait allusion à la page 22 de son livre où elle cite les paroles suivantes du Docteur Botscine : « Je ne comprends pas comment des personnes se disant monarchistes peuvent si facilement croire à tous les racontars qu'on répand, peuvent les répandre elles-mêmes en lançant toutes sortes de fausses accusations contre l'Impératrice, et ne comprennent pas qu'en l'insultant elles insultent par là son auguste époux lui-même ». Je rencontrai par hasard

(1) Une amie intime de l'Impératrice.

(2) Précepteur de l'Héritier du Trône ; a publié de très intéressants « Souvenirs ».

un jour le Docteur chez une dame de ma connaissance qui, la conversation étant tombée sur le scandale raspoucinien, se mit à invectiver violemment l'Impératrice. « Satan en jupe ! » fut, je m'en souviens, un des termes qui revint le plus souvent dans ces invectives. Le Docteur Botscine semblait les goûter médiocrement, mais n'écourta pas sa visite et défendit Alexandra-Fedorovna avec beaucoup de calme et de sang-froid. Quelque temps après, il venait demander à sa tapageuse interlocutrice de servir de « mère d'honneur » au mariage du second de ses fils — preuve qu'il ne lui en voulait pas trop apparemment. Mais le pauvre cher homme avait dû se rattraper au sein de sa famille... Cela se passait quelques mois avant la Révolution.

M^{me} Melnik, alors encore M^{lle} Botscine, rejoignit la famille impériale à Tobolsk, en septembre 1917, à peu près un mois après l'arrivée dans cette ville de Nicolas II, et y resta jusqu'à son départ pour Ekaterinbourg (avril 1918). Elle ne l'y rejoignit plus et quitta la Sibérie par Vladivostok. Sa description du séjour à Tobolsk fourmille de petits détails sur les privations, les froissements, les ennuis de tous genres endurés par les captifs d'une part ; sur leur piété, leur simplicité, les attentions dont ils étaient pleins pour ceux qui les approchaient de l'autre. Certains autres personnages, en revanche, y apparaissent en assez fâcheuse posture :

Un jour, au service divin célébré à l'occasion du jour de fête d'un des membres de la famille impériale, le diacre qui assistait le prêtre Père Alexis Wassilieff s'avisa d'entonner le *mnogolélié* à l'intention de « Leurs Majestés et de Leurs Altesses Impériales ». On sait ce que c'est que ce *mnogolélié* dans les offices religieux orthodoxes : moins des prières que, si j'ose dire, des *exigences* de « longue vie » clamées à tue-tête par un diacre — avec, je trouve, un respect médiocre pour le saint lieu. C'est un *mnogolélié* de cette espèce que s'avisa un jour de lancer d'une voix tonitruante le diacre de Tobolsk. Mal lui en prit d'abord ; on l'arrêta ainsi que le prêtre ; l'Empereur déchu, ni sa famille, n'avaient en effet plus droit à leurs anciens titres, de par la volonté toute-puissante de l'ochlocratie révolutionnaire. Arrêtés, le P. Wassilieff et son diacre montrèrent bien peu de dignité, se rejetant l'un l'autre la responsabilité de leur méfait ; ils furent bientôt relâchés, mais la surveillance à laquelle étaient soumis Nicolas II et sa famille n'en devint que plus dure.

« Le Père Alexis fut remplacé auprès de Leurs Majestés », dit M^{me} Melnik, « par le Père Wladimir Khlynoff ; et il est permis de regretter vivement qu'il n'ait pas occupé ce poste dès le commencement, car autrement Leurs Majestés ne fussent pas entrées en relations avec Wassilieff, ce qui fut une des causes de leur perte. Rendons cette justice à nos monarchistes que, se préparant à sauver Leurs Majestés, ils ne se donnèrent même pas la peine d'étudier en détails la situation à Tobolsk, ni même l'emplacement géographique de cette ville. Les organisations (monarchistes) de Petrograd et de Moscou envoyèrent beaucoup de leurs membres à Tobolsk et à Tumène ; certains d'entre eux y résidèrent même durant de longs mois sous des noms d'emprunt, souffrant de toutes sortes de privations et dans des circonstances très pénibles, mais tous tombèrent dans le même piège : l'organisation (soi-disant monarchiste) du Père Alexis et du lieutenant Solovieff qui avait capté la confiance des monarchistes grâce à son mariage avec la fille d'un personnage jouissant du respect de Leurs Majestés. Le Père Alexis avait apparemment pour but de recevoir de l'argent d'abord ;

ensuite de jouer un rôle qui en cas d'une restauration monarchique lui eût permis de se faire passer pour le sauveur de Leurs Majestés ; dans le cas contraire lui eût donné le moyen de ne pas être considéré comme monarchiste » (p. 44). Triste rôle d'un prêtre ! Pour Solovieff son rôle fut, toujours d'après l'auteur (dont je ne fais pas miennes les affirmations), encore plus inavouable : il aurait eu pour but direct la perte de la famille impériale. Les deux compères se seraient, toujours d'après M^{me} Melnik, attribué les trois quarts des sommes d'argent que les monarchistes envoyaient à Nicolas II (p. 45). Sous toutes réserves toujours.

Lors du séjour de la famille impériale à Ekaterinbourg, dit encore M^{me} Melnik, « il y avait parmi les membres du Soviet local, un espion allemand. Ce personnage fut admis par les commissaires (bolchévistes) en présence de l'Empereur et lui déclara que toute la famille impériale serait libérée et expédiée à l'étranger, si Leurs Majestés signaient la paix de Brest-Litowsk. Mais Leurs Majestés refusèrent » (p. 63).

Elles périssaient bientôt après avec leurs cinq enfants — bien innocents ceux-là en tous cas — dans le plus affreux et le plus odieux des massacres. Un des principaux massacreurs est actuellement commissaire du peuple adjoint pour l'Intérieur (Béloborodoff). Quant aux signataires du traité de Brest, ils siègent toujours au Kremlin de Moscou ; et les voilà reçus à Gênes par les gouvernements de l'Entente que ce traité avait mise à deux doigts de sa perte. Rien ne réussit comme le succès.

N'importe : j'attendais mieux de l'Entente...

Mais revenons au livre de M^{me} Melnik. Car avant de finir je tiens encore une fois à rendre hommage à sa sincérité ardente et à la noblesse de sentiment qui anime ses 80 pages. Elle n'est pas de ceux qui, selon l'expression russe, frappent celui qui est à terre. Il y a un peu trop d'exagération dans son admiration débordante. Ceux qui en sont l'objet ont commis des fautes que M^{me} Melnik ne voit pas. Mais qu'importe ? Rien n'est beau comme la sincérité juvénile...

Comte PEROVSKY.



La Revue catholique des idées et des faits paraît toutes les semaines sur 20 pages au moins, souvent sur 24 pages, parfois sur 28. Elle donne des articles inédits sur tout ce qui peut intéresser l'élite catholique belge et renseigne sur tout ce qui se passe d'important dans l'Église et dans le monde.

On s'abonne

à

La revue catholique
des idées et des faits

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Que tous ceux qui apprécient notre effort d'apostolat intellectuel nous fassent connaître autour d'eux. Le meilleur moyen de nous encourager dans une tentative dont le succès dépasse déjà les plus légitimes espérances, est de nous assurer de nouveaux abonnés !

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Après le Congrès

L'émotion suscitée dans le monde entier par le Congrès eucharistique n'est pas près de s'affaiblir. Elle s'amplifie au contraire, à mesure que nous parvenons directement par l'écrit ou par la parole les récits de ceux qui en furent les heureux témoins. « Le plus grand événement de l'après-guerre », notait Jean Carrère, correspondant du *Temps*, « On ne verra plus jamais cela », me disait un chanoine belge, « pour voir plus beau, il faudrait que le Pape sortît lui-même de Saint-Pierre portant dans ses mains le Dieu dont il est le Vicaire ». Quand sortira-t-il ? *Chi lo sa ?* Le Pape a son heure. Mais on sent la réconciliation dans l'air. Le Quirinal a entouré le Congrès de sa manifeste bienveillance, les troupes italiennes participaient à la Procession et présentaient les armes au Saint-Sacrement, un ministre suivait qui ne modérait pas son enthousiasme, plusieurs sous-secrétaires d'Etat tout de même...

Comme j'insistais auprès de hautes personnalités qui furent mêlées au Congrès, pour obtenir leur impression : « Ce fut triomphal ! » me dit l'une. « Rappelez-vous les triomphes au Capitole, tout ce que la plus luxuriante imagination d'un Chateaubriand a pu vous en décrire; ah ! comme tout cela pâlisait auprès du triomphe de Jésus-Roi dans la Ville Eternelle. » — « Chaque Congrès, me fut-il répondu par une autre, a sa caractéristique, d'où la quasi-impossibilité d'établir des comparaisons, de décerner des places. C'est même par cette diplomatique observation que Mgr Heylen, nous a-t-on raconté, se déroba un jour prestement à l'embarrassante question de la Reine d'Espagne : « Lequel est le plus beau, Monseigneur, celui de Madrid ou celui de Londres ? »... Mais tout de même le Congrès de Rome dépasse tout ce que nous avons vu : c'était le triomphe conjugué de l'Eucharistie et de la Papauté ! »

Qui n'a pas entendu les tonnerres d'acclamations qui ont accueilli Pie XI à la Cour du Belvédère, à son entrée sur la *sedes* à Saint-Pierre, qui n'a pas vu cette tempête d'enthousiasme, de foi, d'amour, éclatant autour de sa Personne sacrée, ne sait pas ce qu'est le délire d'une foule soulevée au-dessus d'elle-même dans un indicible transport. La popularité de Pie XI est immense, son image est partout, son nom sur toutes les lèvres, son amour dans tous les cœurs ; pour le voir apparaître à la Loggia dans l'espoir — cependant frustré — de sa bénédiction, des cochers refusaient à un ministre une course qui les eût éloignés de la place Saint-Pierre.

D'où vient cette popularité ? Du prestige personnel ? Sans doute, Pie XI est une grande figure, rayonnante d'intelligence, plus rayonnante encore de vertus et d'attrayante bonté, et, avec cela, un certain mystère nimbe son front. C'est une force, une puissance attractive, mais qui se contient et se réserve. Chef de la catholicité, il porte avec aisance, sans fléchir, le poids de ses écrasantes responsabilités, il respire la sécurité et inspire la confiance. On se sent en présence de quelqu'un qui vit dans le voisinage de Dieu, le premier sur terre après Dieu et sa surnaturelle grandeur transparait dans tout son être.

De taille moyenne, le regard scrutateur et perçant, d'aspect doctoral mais avant tout sympathique et paternel, il parle avec mesure et circonspection, en homme habitué à la précision, jusqu'à nuancer finement l'expression de sa pensée. Doué d'un organe sonore, il n'a pas cependant l'éloquence d'un Pie IX, il n'est pas orateur-né, il n'a pas le jet spontané et facile de l'improvisation, mais au discours sorti de ses méditations il sait donner un accent de force, d'autorité, qui entraîne et subjugué. Ce haut intellectuel a gardé la fraîche piété du lévite et le Pontife sait joindre dans les cérémonies la majesté avec l'onction. Il vous laisse sous le charme de sa bonté et en même temps sous l'impression d'une volonté inflexible, il sait dire « non » et c'est « non ».

Placé au sommet de la hiérarchie, il est le premier à la respecter et renvoie aux Congrégations compétentes les affaires qu'il pourrait trancher par lui-même. Jusque dans les effusions de sa tendresse, il garde la préoccupation de paraître le Père de tous et le souci de son universelle impartialité. Esclave du devoir, il lui donne le pas sur toute convenance personnelle. Son esprit formé aux sévères disciplines de la critique historique est amoureux de toutes les clartés et réfractaire à toutes les nuées. Et cependant à cet esprit rigoureux,

positif, s'unit une imagination encore jeune et dont témoigne assez l'envol presque lyrique de ses discours.

Assurément l'ensemble de ces dons a quelque chose d'attachant et qui gagne les cœurs ; ajoutez-y le premier geste du grand captif faisant ouvrir la fenêtre de sa prison pour embrasser le monde dans l'amplitude de sa miséricordieuse et bénissante paternité ; ajoutez-y l'universel pressentiment d'un grand pontificat et vous comprendrez l'élan des âmes vers Pie XI.

* * *

Il y a cependant quelque chose par delà et que le Congrès a fait éclater dans une splendeur insoupçonnée : pendant ces jours, à la face du monde, la Papauté fut au pinacle. Ceux qui ne croient pas, tel le correspondant du *Temps*, ne veulent y voir que l'effet, à leur sens, prestigieux et parvenu à son maximum, de la disparition du pouvoir temporel. Totalement dégagé désormais des intérêts du siècle, mystiquement isolé dans sa sublime grandeur purement spirituelle, n'ayant plus rien à débattre avec les gouvernements et les Etats, le Pape bénéficie de ce recul grandiose, et, dépassant les Grégoire VII, les Jules II, les Léon X, les Sixte-Quint, le voilà d'autant plus enrichi au spirituel que la Révolution l'a plus appauvri au temporel ! Et il se trouve des journaux catholiques pour répéter cette antienne avec une touchante conviction. De grâce, ne glissons pas dans le sophisme. La puissance pontificale a survécu à la spoliation de sa principauté, mais, qu'on ne s'y méprenne pas, sa grandeur lui vient de son indépendance et son indépendance de l'énergique et traditionnelle protestation des Papes depuis Pie IX contre la condition inique faite au Saint-Siège.

Pour n'être sujet nulle part, dépendant de personne, le Pape doit être souverain, quelles que soient du reste les modalités contingentes de cette souveraineté, souverain intangible, effectif ou protestataire, exerçant son droit ou le revendiquant tout au moins, ne l'abdiquant jamais, apparaissant ainsi aux yeux de tous les peuples, sous cette garantie suprême, dans la plénitude de son indépendance. Faire honneur du prestige accru de la Papauté à la chute de sa puissance temporelle et ne pas voir que cet accroissement a pris naissance dans la proclamation de l'infailibilité, c'est une grossière erreur. Reléguer avec de grands salamalecs la Papauté dans les sphères de l'idéal, exclure des Conférences de la paix et des Congrès où se décident les destinées des peuples, le Vicaire du Prince de la Paix et l'Arbitre suprême du Droit, c'est une louche manœuvre du même caractère que celle qui prétend arracher le prêtre à son apostolat social et le renfermer dans la sacristie.

Qu'est-ce donc qui aux jours bénis du Congrès a illuminé la tiare d'un nouvel éclat ? C'est un rayon parti de l'Hostie, c'est la foi du successeur de Pierre dans la Présence réelle s'affirmant à la face du ciel et de la terre, c'est l'Eucharistie, l'Homme-Dieu, Victime, Aliment et Ami, présenté par le Pape au monde encore bouleversé et agité par tous les remous de la guerre comme la source unique de la pacification des esprits et des cœurs ; c'est Jésus-Christ dont l'image ne cesse de s'élever sur notre horizon, dont le nom ne cesse de grandir, dont la popularité, j'en atteste le prodigieux succès de la *Storia di Cristo*, ne cesse de monter, c'est Jésus-Christ, qui enveloppe de sa gloire celui qui Le représente ici-bas comme personne.

Le Pape fut vraiment l'âme du Congrès, son animateur. Il l'inaugure par sa parole retentissante, il le convoque à son Adoration nocturne, y célèbre les saints mystères, consacre douze ciboires, et, conjointement avec huit évêques, distribue le Pain divin avec un ciboire de 5.000 hosties pendant 65 minutes. Il a voulu pour le jour de l'Ascension une fonction papale qui déployât toutes les magnificences des rites dans toute la somptuosité du cadre et qu'un chœur de 900 voix fondues dans l'unité parfaite fit entendre les plus pures mélodies grégoriennes jusqu'à reconstituer selon le mode antique le chant intégral du psaume de l'Introït, de l'Offertoire et de la Communion. Il n'a cessé au cours des assises eucharistiques de s'entourer des délégations de toutes les nations accourues à Rome. Il a voulu couronner le Congrès par un *Te Deum* triomphal et, par une dérogation unique au cérémonial traditionnel de la Cour pontificale, Pie XI a donné lui-même la bénédiction du « Sanctissimum » avec l'ostensoir à l'autel de la Confession. Innovation qui parut si hardie que le Comité local refusa d'y croire, même sur l'attestation du président du Comité

permanent, qui avait su en obtenir la promesse du Pape lui-même, l'Eminentissime Respighi entendu.

Ce qui s'est affirmé dans ce Congrès vraiment international avec une force incomparable, c'est la puissance d'attraction et d'unification universelle de la Papauté : en face de la banqueroute de Gênes, devant l'écroulement des chimériques Tours de Babel, le Congrès de Rome, la seule Internationale, a su grouper autour de l'Autel pour les faire fraterniser dans le Christ, Français, Belges, Allemands, Italiens, Espagnols, Autrichiens, Polonais, Tchéco-Slovaques, Yougo-Slaves, Américains du Nord et du Sud, comme il a su réunir au rite latin dans une commune glorification de l'Hostie les rites orientaux les plus divers dont les représentants défilèrent dans la Procession avec leurs parures exotiques, parfois merveilleusement éblouissantes.

Sait-on assez qu'à la *Chiesa Nuova* trente prélats grecs ont concélébré avec leur Patriarche usant du calice de cristal et de la corbeille de pain et que nos compatriotes eurent la joyeuse surprise d'y retrouver transformés en archimandrites Dom Placide de Meester et Dom Dircks, moines maresoliens de S. Anselme, savants hellénistes, professeurs au *Collegio Graeco* ?

Oh ! le radieux spectacle de ces multitudes de toute race, de toute langue, s'épanouissant au sein de l'unité catholique dans la diversité la plus pittoresque ! Et comme les cœurs tressaillent d'espérance, à l'approche des grandes réconciliations de l'Orient et de l'Occident !

* * *

Après le Pape, le personnage qui a le plus fortement frappé d'admiration les congressistes étrangers est, sans contredit, le Peuple romain. On le croyait submergé par la vague de l'invasion piémontaise, roulé dans le courant de l'indifférence religieuse, on le jugeait de loin par les manifestations tapageuses de l'inauguration de la statue de Giordano Bruno et par les agitations ferréristes. Quelle erreur ! Avec quelle lie étrangère on confondait le vrai peuple de Rome ! On l'a retrouvé au Congrès, en masses profondes, exultant de foi, prodiguant naïvement au Christ les hommages respectueusement impétueux de son antique dévotion. C'est lui qui a fait de la Procession le plus splendide triomphe que l'on puisse concevoir. Sans doute, le Cortège dans sa première partie, mosaïque de Confréries et d'Associations de tout genre aux étendards multicolores, était comme un vaste champ fleuri de tulipes, me disait un chanoine hollandais ; assurément, dans sa seconde partie, le déroulement de deux cents chapes épiscopales aux couleurs chatoyantes et de vingt-deux pourpres cardinalices offrait un spectacle d'une idéale majesté, mais, si cette merveilleuse théorie, dont le défilé sans interruption ni piétinement dura une heure 55 minutes, s'était avancée à travers des artères mornes ou des rangs de curieux profanes, toute cette splendeur eût été amortie et se fût comme refroidie au sein de la glaciale indifférence. C'était la crainte de quelques pessimistes. Elle fut singulièrement démentie.

Sur tout le parcours, pas une maison, pas une fenêtre, peut-on dire (quelqu'un pense avoir relevé trois abstentions), qui ne fût florissante d'ornements et de visages. Malgré la largeur des avenues, la Procession ne se frayait pas sans peine sa route à travers les flots pressés de cette mer humaine qu'on évalue à 300.000 personnes. Et quelle foi débordante ! Quelle vibration d'amour ! Il eût fallu voir les femmes du peuple tendant leurs bambins à l'Hostie et ceux-ci Lui envoyant des baisers. Il eût fallu voir les larmes d'émotion sincère dans les yeux de vieux Romains qui retrouvaient les splendeurs de la Rome papale. Même les chenapans à Rome ne peuvent échapper à l'emprise de la foi ancestrale. Même les meilleurs, chez nous, hélas ! échappent difficilement à l'atmosphère d'indifférence publique et leur piété ne s'extériorise pas sans gêne. Il eût fallu entendre les acclamations ardentes, frénétiques, qui jaillissaient du sein de la multitude et saluaient le Christ-Roi de Rome et du monde. A d'autres moments, un silence surhumain planait sur l'océan des têtes inclinées, au moment des bénédictions aux différents reposoirs, à celui de Sainte Marie-Majeure, par exemple, dont les marches du perron où s'étaient groupés les princes de l'Église autour du Saint-Sacrement évoquaient la *Disputa* de Raphaël, ou encore au reposoir de Saint-Jean de Latran, quand, à l'apparition de la frêle Hostie, vers neuf heures du soir, sous les ruissellements de la lumière projetée par trois phares électriques, à une ovation formidable succéda un silence prodigieux : dans la parcelle à peine visible malgré l'inondation lumineuse, les digneurs enthousiasmés avaient salué le Roi du monde et un silence agenouillé adorait le Dieu de l'univers.

* * *

Le succès du Congrès fut presque une surprise, son organisation une improvisation à la romaine. Heureusement, le Comité local comptait quelques hommes d'initiative puissante. Le Comité perma-

nent possède à sa tête un Président qui s'est acquis à Rome par ses qualités de décision et de savoir-faire une haute situation et qui nous y a singulièrement honorés. Il ne s'est pas borné à sa tâche de coordinateur des efforts, de régulateur des assemblées, d'inspirateur des meilleures mesures, il s'est fait l'artisan de la paix, l'agent de liaison entre représentants des diverses nationalités, il a pris lui-même la parole en deux circonstances mémorables. Avant cette procession de si haute inspiration où l'on vit le Christ sortir des Catacombes pour aller prendre possession de Saint-Paul-hors-les-Murs, la Basilique de l'Apôtre qui fut le premier historien et le premier théologien de l'Eucharistie, Mgr Heylen prononça en italien un discours sur la paix qui enchantait les oreilles italiennes elle-mêmes. A Saint-Jean de Florentins, devant une assemblée sacerdotale de toute nationalité, joignant l'exemple au précepte, dans une prose latine aussi limpide qu'harmonieuse, il célébra la langue latine comme la langue eucharistique, la langue catholique à opposer à la diffusion d'inspiration maçonnique peut-être de l'esperanto, la langue romaine. Il revendiqua pour le parler latin la place d'honneur, préconisa sa prononciation à la romaine et réclama la fidèle observance de la liturgie de Rome.

Il y aurait injustice de notre part à ne pas mettre aussi à l'ordre du jour, pour son discours magistral prononcé au *pulpito* de l'église des XII Apôtres, le Comte Carton de Wiart, au sujet duquel un Italien a dit qu'il se trouverait difficilement un homme d'Etat de son pays capable d'une aussi courageuse profession de foi.

Tel fut ce Congrès de Rome, Thabor de l'Eucharistie, piédestal de la Papauté, foyer de la pacification mondiale. Nous avons à grands traits marqué le rôle du Pape, du Peuple, de l'Évêque-Président ; il nous reste à former le vœu que la seconde période des Congrès eucharistiques, si magnifiquement inaugurée, poursuive sa marche victorieuse pour la gloire du Christ et la paix du monde.

J. SCHYRGENS.

L'art religieux contemporain

De passage à Paris, fin avril dernier, le hasard d'un rendez-vous me conduisit au Cercle du Luxembourg où se tenaient les Journées d'Art religieux dont Robert Vallery-Radot rendit compte ici-même dans le n° du 12 mai. Comme j'arrivais, Maritain commençait une conférence sur l'Art et la philosophie. C'est toujours une jouissance intellectuelle intense d'écouter le maître de la jeune génération. On a l'impression d'être « pris » dès les premières phrases qu'il prononce, d'être élevé et maintenu à une hauteur où l'on n'a pas l'habitude de planer et de n'être « lâché » qu'après que l'orateur vous a dit tout ce qu'il voulait vous dire. Maritain tient, vraiment, son auditoire. J'avais éprouvé cela à Louvain, l'hiver dernier, je l'ai revécu à Paris.

Après avoir traité — avec quelle profondeur de pensée ! — de l'art en général, Maritain plaida la cause de l'art religieux moderne. Reconnaissant ses défaillances et ses insuffisances, il nous suppliait de ne pas décourager les artistes par une indifférence ou un mépris qu'il tenait pour coupable, mais, au contraire, d'aller à eux et à leurs œuvres avec toute notre sympathie.

Je n'ai aucune compétence spéciale en art, j'en suis toujours au simple bon sens du commun des mortels dont le goût esthétique n'est le fruit d'aucun esotérisme, et, avec « l'homme dans la rue », je ne suis pas encore parvenu à trouver belles les productions de l'art religieux moderne... Je sortis de la conférence de Maritain, résolu à faire de mon mieux pour remplir le devoir de tout chrétien envers ceux qui veulent nous donner quelque reflet sensible de l'éternelle beauté. Nos artistes ont besoin de notre sympathie, de notre compréhension, de nos encouragements. Ne les marchandons pas, ne les marchandons plus.

Dans la salle voisine de celle où je venais de prendre cette résolution, on avait organisé une exposition d'art religieux. L'occasion était unique d'aller aux œuvres exposées là dans les conditions les plus favorables pour les juger. J'entrai...

Dès le seuil, j'eus un haut-le-cœur !... Quel musée d'horreurs !... Comment faire pour contempler « cela » avec sympathie ? C'était affreux... Sans doute me manquait-il l'initiative requise pour transposer cet art incompréhensible sur le plan de l'intelligible... Pourtant, ces œuvres étaient destinées à édifier le commun des fidèles...

Et voilà que je viens de lire dans le n° du 1^{er} juin de la *Revue des Deux Mondes*, une page admirable de R. de la Lizerne sur cet art religieux. J'y ai trouvé les raisons qui nous font nous détourner de tant d'œuvres modernes. Peut-être les « simples », ceux qui se contentent de trouver « beau » ou « laid », auront-ils le même plaisir que moi à la lire. La voici :

Avec les meilleures intentions du monde, l'orientation qu'on donne



LAMPÉ FANAL
TRIOMPHE DE L'INDUSTRIE NATIONALE
 EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS ÉLECTRICIENS
 GROS: 30, RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS, BRUXELLES.
 TÉL.: BR. 191.03

VERITAS

Librairie Universelle Catholique



Rayons : LITTÉRATURE FLAMANDE, FRANÇAISE, ANGLAISE, ITALIENNE, ESPAGNOLE. — ASCÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE, PHILOSOPHIE, MORALE, THÉOLOGIE — ARTS, SCIENCES, TECHNIQUE, SPORT, AGRICULTURE. — LIVRES CLASSIQUES, CODES. — ABONNEMENTS POUR TOUS PAYS.

TÉLÉPHONE 4171

21, RUE DES TANNEURS, 21, ANVERS

Bouillon OXO de la C^{ie} LIEBIG

Préparé avec la meilleure viande de bœuf

Possède l'arôme des plantes potagères usuelles
 1 1/2 à 2 cuillerées à café dans une tasse d'eau chaude donnent instantanément un consommé délicieux et réconfortant.

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60.000.000 Réserves : 15.500.000

Siège Social : LIÈGE, rue Georges Clémenceau, 5
Succursale : BRUXELLES, rue Royale, 68
 rue des Colonies, 35

Agences : ANVERS, avenue de France, 119
 BRUGES, rue Nicolas Despars, 11
 CHARLEROI, Quai de Brabant, 16
 COURTRAI, rue de Tournai, 30
 MONS, rue de la Station, 16
 OSTENDE, Square Marie-José, 1
 ROULERS, place Saint-Amand, 29

Bureaux : BRUXELLES-MARITIME, place Saintelette, 30
 VILVORDE, rue de Louvain, 18
 FOSSES — GHISTELLES — PONT A CELLES — SPRIMONT — THOUROUT.

Filiales : CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, A. G. Edelstrasse, 5, à Aix-la-Chapelle.
 BANQUE D'EUPEN ET DE MALMÉDY, à Eupen et Malmédy.

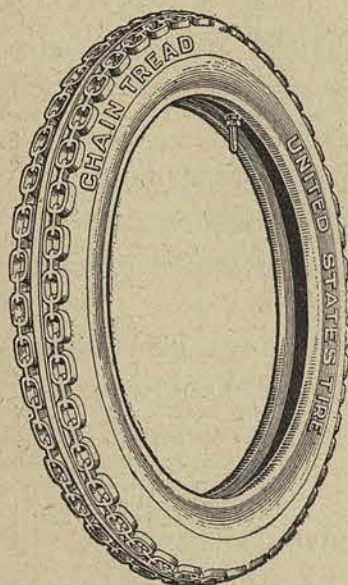
Escompte de valeurs commerciales — Ouvertures de Crédit — Comptes de dépôts — Avances sur titres — Lettres de crédit et chèques sur les principales villes belges et étrangères

Encaissement de coupons — Ordres de Bourse — Dépôts de titres — Vérification des tirages à la demande des Clients — Souscriptions aux emprunts d'Etat, de villes, de sociétés, etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS
CREDIT A L'EXPORTATION ET A L'IMPORTATION

Quoique les Pneus

“ UNITED STATES ”



soient vendus à des prix
INFÉRIEURS
 à ceux de la concurrence,
 ils vous donneront un
 rendement kilométrique
SUPÉRIEUR
 à toute autre marque
 sur le marché

DANS TOUS LES
 BONS GARAGES.

AGENCE GÉNÉRALE :

R. S. Stokvis & Fils, S. A

141, Rue Royale, BRUXELLES

Banque Belgo-Luxembourgeoise, S^{té} A.

SIÈGE SOCIAL : 22, rue d'Arlon, à BRUXELLES

Succursale : LUXEMBOURG

AGENCES

ESCH s/ALZETTE

ETTELBRUCK

GREVENMACHER

GRAND DUCHÉ DE LUXEMBOURG

PROCHAINEMENT le siège social sera transféré : 3, BOULEVARD ANSPACH

CAPITAL : 10.000.000 DE FRANCS

TÉLÉPHONES : 30326 et 30327 — 33943-33944 Service Changes

Adresse télégraphique : Belluxbank — Code ABC, 5^{me} édition — Compte chèques postaux N° 3100

Traite toutes les opérations de banque, bourse et change.

Escompte et recouvrements — Ouverture de crédits — Ordre de bourse. — Paiement de tous coupons — Dépôts et prêts sur titres
— Achat et vente de monnaies étrangères. — Emission et encaissement de chèques sur tous Pays —

DÉPÔTS DE FONDS

Comptes-chèques, 3 p. c. — de quinzaine, 4 p. c. — à préavis de 15 jours, 4 p. c. — à échéance fixe à 3 mois, 4 1/4 p. c. — à 6 mois, 4 1/2 p. c. — à 1 an, 5 p. c.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

— Renseignements financiers, industriels et commerciaux

CATHOLIQUES BELGES !

Lisez et Propagez

La revue catholique des idées et des faits

Journal de la semaine

RELIGIEUX — POLITIQUE — SOCIAL — LITTÉRAIRE — ARTISTIQUE

On a dit et répété que les questions de principes et les problèmes intellectuels n'intéressaient que médiocrement les Belges. Le rapide succès de « LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS » dément cette calomnie.

Catholiques qui vous intéressez à la vie de l'Église dans le monde, lisez nous et faites nous lire. Recommandez nous auprès de ceux que vous savez capables d'apprécier notre effort d'apostolat intellectuel. Renseignez-nous les noms de vos amis auxquels nous pourrions utilement envoyer des numéros spécimens.

Catholiques Belges, vous soutenez, — et avec quelle largesse ! — les œuvres charitables, scolaires, post-scolaires, sociales, et vous faites très bien. N'oubliez pas les œuvres intellectuelles. Les idées gouvernent le monde. Soutenez ceux qui essaient de faire rayonner davantage l'idée catholique. Abonnez-vous à « LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS. »

Toutes les semaines au moins 14 pages de texte, grand format.

Abonnements : Un an : 25 francs -- Six mois : 15 francs

Numéros spécimens sur demande

A verser à notre compte chèque postal 48916

Bureaux de la Revue : 38, Boulevard Botanique, Bruxelles

à l'art chrétien est entièrement fautive et ne peut que le perdre. Cette orientation, tout le monde la connaît : c'est une affectation de naïveté, de gaucherie, de raideur et de dénuement. Et comme tous les systèmes stériles, en Art, comme l'Académisme même, cela vient non d'un enthousiasme pour la Nature, mais d'une réaction contre le passé. « C'est par répulsion pour l'art académique, c'est par horreur du mensonge que nous nous tournons avec tant de force vers ce qui est primitif, naïf, simple, enfantin, vrai », dit M. Maurice Denis, qui a fort bien parlé de l'Art religieux, au total, mais qui confond, ici, deux choses fort différentes. Ce qui est enfantin n'est pas vrai et ne paraît pas tel aux simples. L'art académique est faux, parce qu'il prétend dépasser la vérité ; mais l'art enfantin l'est aussi, pour ne l'avoir pas encore atteinte. Et, l'art le plus faux du monde est précisément ce pseudo-primitif, ce naïf par système qui détruit les proportions, dénature les perspectives, aplatit les modèles, ankylose les membres et outre les expressions, sous prétexte de simplicité. C'est au contraire le comble de l'artifice. Aujourd'hui, l'artiste connaît fort bien les lois de la proportion, de la perspective, du modelé. Quand il y manque, c'est de propos délibéré. Tandis que, si le primitif y manquait, ce n'était pas faute d'y tendre, et, s'il s'en apercevait, il était désolé !

Nos faux naïfs font de tout point le contraire des trécentistes et des quatrecentistes. Ils cherchent à simplifier quand les Primitifs cherchaient à détailler ; ils cherchent la synthèse, quand les Primitifs s'appliquaient à l'analyse ; ils cherchent à oublier la science acquise avant eux, quand les Primitifs se servaient ostensiblement de tout ce qu'on avait découvert avant eux, pour y ajouter, s'ils pouvaient ; ils cherchent à cacher l'habileté du faire, quand les Primitifs déployaient leur virtuosité dans tous les sens, trop heureux de montrer leur savoir ; ils cherchent la stylisation, lorsque les Primitifs cherchaient le trompe-l'œil. Ils n'y sont point parvenus, c'est entendu, et nous en louons Dieu tous les jours, mais c'est là qu'ils tendaient de toutes leurs forces et c'est si clairement écrit, dans toutes leurs œuvres, comme d'ailleurs dans le peu de textes conservés, qu'on est émerveillé de voir leurs admirateurs les avoir si peu compris !

Et ce que les artistes du trécentisme cherchaient, c'est ce que réclamait d'instinct la foule de leur temps, de tous les temps. Seulement, celle de nos jours a vu déjà réalisées des figures qui satisfont ce désir de vérité ou de beauté régulière, elle est dès longtemps instruite des proportions par des images exactes qui l'entourent ; elle demande aux peintres chargés de l'édifier une vraisemblance beaucoup plus grande qu'autrefois. Les vertus savoureuses que nous découvrons dans les œuvres primitives la touchent peu ; elle ne voit que leurs défauts. Il suffit de confronter les visiteurs populaires du dimanche au Louvre avec les tableaux de piété réunis dans la salle des Primitifs français et flamands pour être fixé. Et nos curés le sont depuis longtemps, sur toute l'étendue du territoire, qui par hasard ont dans leur église quelques-unes de ces œuvres archaïques : le mieux est que les fidèles ne les regardent pas, s'ils doivent éclater de rire à des scènes de la Passion, par exemple, ou déplorer que la sainteté rende les gens si vilains.

Et il ne sert de rien de dire que le peuple a mauvais goût, car, quel que goût qu'il ait, c'est pour lui qu'on travaille, et non pour soi, et s'il n'est pas impératif en tout ce qu'il souhaite, il l'est du moins en ce qu'il proscriit, car ce qu'il proscriit le choque, et le premier devoir de l'artiste religieux est de ne pas choquer — ici, « scandaliser » — ceux qu'il s'agit d'édifier. C'est encore un pauvre argument, que de prétendre le former à la longue et faire son éducation à force de lui imposer ce qui lui fait horreur et pitié. Quand ce serait vrai, qu'importe puisque ce n'est pas à des générations à venir qu'on destine les œuvres demandées pour nos églises reconstruites, ou pour répondre à des dévotions nouvelles : des Sacré-Cœur, des Jeanne d'Arc, des Saint Antoine de Padoue, mais aux générations qui peinent, qui souffrent, qui prient aujourd'hui et cherchent, en levant les yeux vers les murs du sanctuaire, une image consolatrice que les maîtres d'autrefois savaient fort bien leur donner. Si, à la place de telles figures, d'une beauté régulière et d'une expression sereine, qui le mettent en un état d'admiration favorable à la prière, il aperçoit des guignols frénétiques ou nigauds qui excitent son rire ou son dégoût, croit-on que le but de l'art religieux soit rempli ? et qu'il suffise, pour qu'il le soit, de satisfaire les curiosités de quelques riches dilettantes, ou de ces touristes qui n'entrent à l'église que pour s'y promener ? Elle serait bien près de sa fin, la religion qui ne serait plus qu'une aristocratie de penseur ou un prétexte à subtilités esthétiques !

Et ce qu'il y a de pire dans cette erreur, non plus considérée du point de vue religieux, mais du point de vue esthétique, c'est qu'elle assure et éternise le règne de l'imagerie pieuse, de l'art dit de « Saint-Sulpice », qu'on voudrait détrôner. Forcés de choisir entre ceci et cela, les fidèles choisiront toujours l'art de Saint-Sulpice ; tandis qu'ils ne

choisiraient peut-être pas, d'eux-mêmes, sans guide, mais ils accepteraient tout de suite des *Vièrges* de Raphaël, du Corrège ou de Murillo, voire de Fra Angelico, de vingt autres maîtres, dont la foule comprend et éprouve d'elle-même et a toujours éprouvé, sans éducation préalable, la beauté. Si elle ne s'enthousiasme point pour les productions de nos néo-chrétiens, il n'en faut peut-être pas tirer un argument uniquement contre elle : il se pourrait que c'en fût un contre eux. Voilà ce qu'à défaut d'esprit critique, celui d'humilité — qui est aussi un « art chrétien » — leur pourrait suggérer.

Un grand Belge : Edouard Ducpétiaux (1)

Depuis une vingtaine d'années, un certain nombre d'ouvrages ont été consacrés à l'histoire politico-sociale de la Belgique ; les uns traitant plus particulièrement des doctrines, les autres plus spécialement orientés vers l'action, la pratique sociale ou la politique réalisée.

L'ensemble du mouvement doctrinal a été retracé ; de grands portraits ont été dressés : Jacobs, Malou, Dechamps, Lambemont. C'est toute une galerie qui se constitue peu à peu au prix de longs labeurs, de patientes recherches, d'ingénieuses restaurations. La plupart des ouvrages auxquels nous faisons allusion sont sortis de l'*Ecole des Sciences politiques et sociales* que des maîtres, parmi lesquels il faut mettre au premier plan M. le ministre Van den Heuvel et le regretté professeur Brants, adjoignirent à l'*Université de Louvain* il y a quelque trente ans. A cette école, MM. Van den Heuvel et Brants ne cessèrent de prodiguer leur dévouement.

Voici qu'une nouvelle physionomie vient prendre place dans la galerie où nous relevions tout à l'heure quelques nobles figures. C'est une belle et bonne œuvre que vient d'accomplir M. Rubbens. Il était temps que justice fût largement rendue à ce grand initiateur, à cette âme ardente pour le bien, à cet infatigable publiciste que fut Edouard Ducpétiaux. On lui avait bien consacré des notices biographiques, mais une synthèse de son œuvre, une étude fouillée de sa vie et de son activité restaient à faire. A M. Rubbens revient l'honneur d'avoir comblé cette lacune ; il faut lui en être très reconnaissant.

Quiconque jettera un coup d'œil sur la liste des publications émanées de la plume de Ducpétiaux de 1827 à 1868, sera étonné à la fois de la multiplicité des écrits et de la diversité des questions abordées. Non que Ducpétiaux ait été un dilettante, dispersant ses efforts en de trop nombreux domaines. Bien loin de là ! Les écrits de Ducpétiaux sont des actes pour ainsi dire ; ils visent l'action pratique, immédiate ; leur but est de promouvoir telle ou telle réforme déterminée. Mais le zèle de Ducpétiaux ne s'est pas borné à tel ou tel domaine étroitement circonscrit ; il s'est étendu à des départements variés de la science et de l'activité sociale, mû toujours par cette idée directrice qui a fait l'unité de cette admirable carrière : aider à l'amélioration morale et matérielle du sort des malheureux. Les œuvres de charité spirituelle et corporelle, telles qu'elles sont énumérées par notre petit catéchisme, doivent beaucoup en Belgique à Ducpétiaux et l'on peut dire aussi que, par une juste réciprocité, Ducpétiaux leur doit beaucoup ; car, indépendamment du profit éternel qu'y trouva son âme, s'il demeure grand aux yeux de la postérité, c'est pour les avoir servies de tout son cœur et en toute simplicité.

Le premier volume qui nous est donné aujourd'hui retrace d'abord la jeunesse de Ducpétiaux. Le biographe nous introduit au foyer familial tout imprégné de vertus chrétiennes et civiques, puis au collège, ensuite à l'université ; nous y voyons se développer le caractère généreux, vif, où la bonté domine, du futur réformateur social ; il nous apparaît profondément religieux, ouvert aux idées, tenace à défendre celles qu'il a faites siennes. Puis éclate la Révolution de 1830. Edouard y joue un rôle très actif : rédacteur au *Courrier des Pays-Bas*, journal d'opposition, il est condamné à la prison pour avoir publié un article jugé séditieux. Au lendemain de la Révolution, il est nommé Inspecteur général des prisons et des établissements de bienfaisance, poste qu'il occupera pendant trente ans. C'est à ce titre qu'il prendra la plupart des initiatives qui ont marqué dans sa vie et qu'il s'efforcera de réaliser les réformes les plus importantes attachées à son nom.

(1) *Edouard Ducpétiaux 1804-1868*, par EDMOND RUBBENS, Docteur en Sciences politiques et sociales, Représentant. Tome I. — Bruxelles, Dewit, 1922.

L'œuvre de Ducpétiaux en matière pénitentiaire occupe la plus grande partie du premier volume publié par M. Rubbens.

* * *

Ducpétiaux débuta par une thèse — devenue ensuite un ouvrage considérable — dirigée contre la peine de mort.

L'objectif qu'il poursuivit pendant de longues années fut l'introduction du régime cellulaire. Enquêtes, voyages, rien ne fut épargné par Ducpétiaux pour amener le triomphe d'une réforme dont il attendait un notable progrès dans l'amendement des détenus. Il lutta pied à pied, obtenant la réalisation graduelle de ses vœux.

Isolé, le détenu lui paraissait plus accessible aux influences moralisatrices. Ces influences, Ducpétiaux les voulait imprégnées, et très profondément, d'esprit religieux. Il faut relire les pages où l'inspecteur général des prisons insiste sur la bienfaisance souveraine et incomparable de la religion catholique (voir pages 167-169 du volume). Ce sont là des leçons dont il est bon de se pénétrer, surtout de nos jours où, trop souvent, neutralité et laïcisme s'insinuent perfidement quand ils ne prétendent pas s'imposer en despotes.

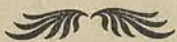
Lorsqu'il eut triomphé sur ce premier point, Ducpétiaux s'en prit à la question de la libération préparatoire ou conditionnelle. Ici encore c'était l'amendement du coupable qu'il cherchait à favoriser. On sait comment les lois Lejeune consacrèrent les idées chères à l'inspecteur des prisons. Il ne suffisait pas de faire passer dans les lois le principe de la libération, il fallait pourvoir au patronage des condamnés libérés par une organisation nouvelle. Cette organisation, Ducpétiaux ne la concevait qu'inspirée de l'esprit de charité privée. Relisez les pages où cet homme, qui était un grand observateur, exalte la puissance, la générosité, l'efficacité de la charité libre dont les associations seules sont à même de vaincre les craintes et les répugnances qu'inspirent les libérés, et d'écarter les difficultés qui s'opposent à leur rentrée dans la société... « Une institution, ajoutait-il, qui porte le cachet officiel, qui n'agit qu'en vertu d'ordres supérieurs où prévaut l'autorité des fonctionnaires, et qui n'existe que par eux ou avec leur concours, soumise à un contrôle incessant, est frappée dans son germe d'un vice irrémédiable » (p. 249).

Que ceux qui se sont laissés griser par le vent d'étatisme qui souffle sur notre pays depuis la guerre, veuillent bien peser de telles paroles. Elles sont de celui que l'on a nommé avec raison « le grand pénitentiaire belge ».

Il avait obtenu gain de cause en matière de libération conditionnelle comme en matière d'emprisonnement cellulaire. Il ne s'arrêta pas là. Il prépara l'individualisation de la peine, il amorça l'étude psychologique du condamné par l'établissement du registre de comptabilité morale. L'esprit toujours en éveil, il aperçut de suite le parti que l'on pouvait tirer de l'application de la méthode statistique aux sciences morales dont Quételet venait d'être l'initiateur et il en fit l'expérience dans une étude sur la criminalité comparée des provinces flamandes et wallonnes. Le point de vue sociologique apparaissait ici. Nous aurons le plaisir de le retrouver quand paraîtra le second volume de cet ouvrage. Je souhaite que M. Rubbens nous le donne bientôt et qu'il soit digne du premier.

Les études poursuivies par Ducpétiaux en vue d'élever le niveau de vie morale et matérielle du peuple, les enquêtes minutieuses auxquelles il s'est livré afin de donner une physionomie précise de la situation des travailleurs manuels et de déterminer les remèdes appropriés aux maux dont ils souffraient, la part prise par Ducpétiaux aux grandes assises catholiques de Malines : voilà des thèmes bien séduisants. La plume experte de M. Rubbens se fera un plaisir de nous les présenter et nous pouvons nous promettre jouissance et profit des développements qu'il saura leur donner.

GEORGES LEGRAND,
Professeur d'Économie sociale.



ROME

Le cœur du Pape

A propos du discours prononcé par Sa Sainteté à l'ouverture du Congrès eucharistique, un écrivain dont la prose étincelante orne fréquemment cette Revue et que je ne citerai pas, le pauvre hommage de mon admiration ne valant aucunement la peine de froisser sa modestie, me disait combien il est étonné, chaque fois qu'il lit des paroles de Sa Sainteté, d'y trouver des images d'une fraîcheur, d'une jeunesse qu'on n'attendrait pas d'un homme de cet âge et de cette dignité. Observation très juste et qui mérite d'être soulignée et élargie. Non seulement le langage de Pie XI, mais toute sa manière d'agir

révèle une sensibilité frémissante, un cœur toujours prêt à s'émouvoir et à s'enthousiasmer.

Il n'a pas du tout cette frappe qu'imprime certaine école ascétique dont les disciples ne prononcent aucune syllabe, ne font aucun geste, ne jettent aucun regard qui n'ait été préalablement et minutieusement contrôlé par la raison et la volonté. Hâtons-nous de dire que nous n'entendons pas critiquer cette école. Dieu veut une grande variété dans le monde spirituel et surnaturel comme dans le monde visible. Et ce n'est pas en vain que l'Église salue tous les saints confesseurs de l'antienne : *Non est inventus similis illi*, il n'a pas eu son pareil ! Mais nous constatons que Pie XI n'est pas de cette école.

Sans doute, les grandes lignes de ses discours et de ses projets ont été mûrement étudiées. Mais, dans l'exécution, une large part est laissée à la spontanéité, à la sensibilité, à la tendresse, aux élans du cœur.

Ce côté si humain, si attachant de l'âme de Pie XI, s'est montré dès le premier acte de son pontificat. Avec un surprenant esprit de décision, quelques instants après son élection, il avait résolu de donner sa bénédiction à Rome et au monde du balcon extérieur de Saint-Pierre, rompant avec une tradition à laquelle était attachée une signification extrêmement importante. Oui, c'était bien là un acte de haute raison politique et de ferme volonté souveraine. Mais, la résolution une fois prise, il s'abandonne à l'émotion de cette minute incomparable. Et lorsque, à sa bénédiction, à sa première bénédiction solennelle, répondit la délirante ovation de la foule qui remplissait l'immense place de Saint-Pierre, un flot de tendresse pour la multitude des âmes que le Christ venait de lui confier, inonda son âme et devant cette foule, au milieu de sa cour interdite de tant de spontanéité, le Pape pleura.

Plusieurs fois, au cours de ses éloquents improvisations, il ne put de même contenir son émotion. Dans son discours sur les missions, prononcé à la Pentecôte dernière, lorsqu'il parla de ces masses profondes du paganisme dont le travail apostolique des missionnaires entoure à peine les bords, lorsqu'il exalta l'héroïsme des martyrs inconnus qui sont tombés sans témoins sous les coups des païens, sa voix, ont noté les témoins, s'altéra et, à ses paupières, deux larmes brillèrent.

Une autre manifestation de la sensibilité et de la spontanéité de Pie XI, c'est la facilité avec laquelle il met sa personne en cause. Et il le fait avec un tel élan de sincérité que personne, j'imagine, n'y soupçonnera quelque sentiment, fût-ce inconscient, de fausse humilité. Par exemple, dans le même discours sur les missions, en nous exhortant à l'apostolat par reconnaissance pour le don de la foi et de la vie chrétienne, il s'écrie : « Sans doute, nous sommes plus obligés que n'importe qui à cette gratitude envers Dieu et à ce dévouement au salut des âmes, mais le dernier des fidèles ne peut-il pas et ne doit-il pas répéter avec nous : Que rendrai-je au Seigneur pour les bienfaits dont Il m'a comblé ? » Et plus loin : « J'aurais pu aujourd'hui, jamais comme à cet instant, nous n'avons éprouvé ces sentiments d'universelle paternité qui doivent être ceux du pape, jamais nous n'avons éprouvé à ce point que nous sommes le Vicaire de Jésus-Christ qui a racheté toutes les âmes par son sang ».

* * *

Dans les premières notices biographiques que la presse offrit à l'impatient curiosité des catholiques, les jours qui suivirent son élection, on faisait longuement l'éloge de sa science et de ses talents et succès diplomatiques, on oubliait trop son grand cœur. Sa carrière précédente, cependant, était également significative à cet égard. Ignorait-on sa grande piété et que, visiteur apostolique ou nonce en Pologne, lorsqu'il avait à prendre une décision importante, il passait de longues heures, voire toute une nuit, devant le tabernacle de sa chapelle privée ? Ignorait-on sa générosité pour les pauvres ? Ignorait-on l'héroïsme avec lequel il déclara, à l'approche des hordes bolchéviques, lorsque le gouvernement polonais et toutes les ambassades s'apprétaient à quitter Varsovie, qu'il resterait... quand même ?

Et, répétons-le, ces élans du cœur ne font point obstacle, chez Pie XI, à la prudence et à la fermeté. Témoin supérieur à toute exception l'attitude qu'il sut garder lors de l'incident qui provoqua son départ de Pologne. C'était à l'époque où la tension entre germanophiles et Polonais était extrême en Haute-Silésie. Il fit une visite à Son Eminence le Cardinal Bertram. Aussitôt après, celui-ci, sans en avoir averti le nonce du Pape, écrivit sa fameuse lettre par laquelle le patriotisme polonais se sentit vivement et légitimement froissé. La coïncidence de cette publication avec la visite de Mgr Ratti fit naturellement croire à un accord. Comme il aurait voulu tromper les Polonais ! Mais la personne et un peu l'honneur d'un

Cardinal étaient engagés. Il préféra s'en référer au Saint-Siège. Il garda le silence. Quelque temps après, il était rappelé.

Sans cet incident providentiel, il est probable qu'il serait resté nonce en Pologne et qu'il ne serait pas devenu évêque de Milan, Cardinal... ni Pape.

* * *

M. Kurth, dans une admirable série de conférences qui ont paru en brochure sous le titre de *L'Église aux tournants de l'histoire*, montre comment, dans les grandes crises de l'humanité, l'Église seule a su prendre hardiment et toujours la direction qui devait la sauver. Nous sommes à un de ces tournants de l'histoire. Il n'est peut-être pas exagéré d'estimer la crise que nous traversons aussi décisive que, par exemple, la chute de l'Empire romain.

La nef de l'Église est de nouveau engagée sur les flots tumultueux et tournoyants qui risqueraient de l'égarer et de la perdre si elle n'avait pour elle les promesses infailibles de Jésus-Christ. Ces seules promesses suffisent à rendre notre foi et notre confiance en l'avenir de l'Église absolument inébranlables. Mais quelle confirmation humaine de cette foi et de cette confiance que de voir un esprit si clair et un cœur si vaillant proposé à l'équipage pour diriger la manœuvre !

LOUIS PICARD.



BELGIQUE

Comment la Wallonie se suicide

Sous ce titre, le R.P. Lemaire, S.J., a publié dans la *Terre Wallonne* du mois d'avril un émouvant cri d'alarme. Le cœur se serre indiciblement à la lecture de ces pages où se révèle, horrible, la plaie qui ronge notre pays. La délicatesse du sujet ne permet pas de citer tous les « faits » qu'établit l'auteur, mais il est des choses qui doivent être dites.

« M. le Dr H. Keiffer, professeur de gynécologie à l'Université de Bruxelles, déclare que « la répugnance à la maternité fait commettre en Belgique 150.000 à 200.000 avortements par an ».

Voilà pour le crime d'avortement ; mais que dire des mesures préventives ? Ici les statistiques sont impossibles, mais que de faits qui prouvent l'immense étendue du mal !

« Enfin, dans l'étude des causes de l'infécondité wallonne, un fait général, dont la répercussion s'étend jusqu'aux derniers rangs de la société, mérite notre attention : c'est la mentalité du peuple à l'égard de la maternité. »

Et le P. Lemaire cite des exemples navrants...

Que faire devant ces pratiques criminelles, ces précautions anti-naturelles, cette mentalité d'assassin qui expliquent comment et pourquoi les deux tiers des naissances sont supprimées en Wallonie, que faire ?

« Vraiment, lorsqu'on envisage l'effet d'ensemble de toutes ces causes de ruine, on se prend à désespérer de la vitalité de son peuple, et une immense mélancolie vous envahit le cœur... d'autant que l'on ne voit à l'horizon aucun motif d'espoir, aucun principe de vie, aucun levain de réaction contre tous ces ferments de mort... »

« N'y aura-t-il donc personne, aucun organisme constitué, aucune institution officielle, aucun groupement d'intellectuels pour lever l'étendard d'une croisade salutaire contre la pestilentielle et mortelle invasion de ces ennemis de la Wallonie ? »

« La législation doit intervenir vigoureusement pour interdire sous les peines les plus sévères la propagande de l'immoralité et de l'anticonception, et doubler les châtements comminés contre l'avortement. »

« Il faut lutter de toutes ses forces contre l'abominable mentalité du peuple, qui jette le discrédit sur la maternité. »

« Il faut faire revivre partout, dans le peuple et dans la bourgeoisie, les principes supérieurs de la morale et de la Religion, car la Wallonie meurt par pénurie de principes et par excès de matérialisme. Aussi longtemps que l'on n'aura pas obtenu que les idées de générosité, de sacrifice, d'abnégation dominent les grossières tendances de la jouissance et du plaisir, on ne pourra pas compter sur un retour au bien, à la moralité, à la fécondité... »

« Et quel Wallon refuserait de prêter sa collaboration convaincue à une campagne ardente en faveur du relèvement spirituel de la race de ses pères ? »



ANGLETERRE

Le succès du P. Mac Nabb à Hyde Park

On sait que le principal moyen d'apostolat, à Londres, sont les prédications en plein air, si populaires en Angleterre. Or, les prédicants athées, jadis très actifs, le sont beaucoup moins à l'heure actuelle. Pendant quelques années, leurs conférences dans Hyde Park attiraient des foules ; ces prédications ont à peu près cessé et l'endroit où s'élevait la tribune des athées est aujourd'hui celui qu'occupent les orateurs de « l'Evidence Guild » catholique autour desquels se pressent des foules attentives.

La même constatation est faite pour Finsbury Park, autrefois un rendez-vous d'athées et de révolutionnaires. Depuis un an il n'y a pas eu à Finsbury Park une seule conférence athée.

Le jour du Vendredi Saint, la réunion à Hyde Park eut lieu dans l'après-midi au lieu du soir ; la Passion de Notre-Seigneur fut lue du haut de l'estrade par le R.P. Vincent Mac Nabb, le célèbre dominicain. Une foule considérable était réunie pour l'écouter.

(Nouvelles religieuses.)



AUTRICHE

Comment vit-on à Vienne ?

Du Baron Hervé de Gruben ces lignes intéressantes (*Revue cath. sociale et juridique*, avril-mai 1921) :

La première question dont on salue, au débarquer du train de Vienne, l'explorateur rentré de ce pays, — qui prend dans le lointain des aspects fabuleux dans le monde économique nouveau, — la première question qui vient aux lèvres est : Comment la vie est-elle possible là-bas ? Comment peut-on suffire à l'existence quand les prix sont si exorbitants ? Et à cette interrogation capitale, celui qui a vu de ses yeux ne peut répondre qu'en creusant encore le problème, parce qu'il a des données précises sur l'écart qui sépare les revenus des prix de consommation.

Pour mettre un peu de clarté dans la question, il faut envisager séparément diverses catégories sociales. Les producteurs, les industriels, les commerçants ne subissent aucun dommage de la situation. D'une part, la proportion des bénéficiaires qu'ils s'adjugent sur leur chiffre d'affaires n'a pas modifié leur situation relative dans la richesse générale, et, d'autre part, le change déprécié favorise la production industrielle, tandis que l'abondance de papier en circulation encourage les transactions commerciales. Le propriétaire terrien, tout diminué qu'il est par le partage des terres, peut vivre de ses revenus en nature.

Par contre, le propriétaire de maisons est réduit à coucher sur la paille. La loi n'autorisant, pour les loyers, qu'une augmentation du double ou du triple, les revenus dérisoires qu'il tire de ses immeubles ne réussissent pas à couvrir les dépenses courantes d'entretien et l'abondance des taxes et impôts. Les ouvriers, par la puissance de leurs syndicats, ont réussi à élever le taux de leurs salaires en proportion du coût de la vie. A peu près de mois en mois les barèmes sont révisés après de laborieuses discussions. Mais l'on peut faire observer que leur relèvement est toujours un peu en retard sur la dernière hausse de prix et par conséquent toujours insuffisant. Les fonctionnaires retraités, les rentiers surtout et, en général, toutes les personnes dont le revenu se chiffre par un nombre fixe de couronnes, sont évidemment réduits à la misère.

Et pourtant la vie continue et ce n'est pas la moindre surprise. Peu de chose semble apparemment changé. Ni le nombre d'autos, ni le luxe des étalages, ni la multiplication des lieux de plaisir n'inspirent l'idée d'un bouleversement profond de l'existence sociale. Les gens circulent, ils sont décentement vêtus, ils ont l'air bien nourris. Pour résoudre quelque peu l'énigme, il faut se souvenir des conditions de la vie en Belgique pendant l'occupation. Les mêmes phénomènes, la même mentalité subsistent là-bas. Vienne semble encore la capitale d'un pays en guerre, rationné par le blocus.

Il y a deux ans, arrivant de Prague, et parvenu sur le territoire autrichien, j'avais vu l'express ralentir son allure, jusqu'à devenir le plus cahoté des trains de banlieue. Et à chaque station, dans les magnifiques campagnes de la Basse-Autriche, le convoi s'emplit d'une foule de colporteurs, la besace au dos, bondée de victuailles. Cette armée de ravitailleurs de contrebande descendit à la station qui précédait la capitale, sans doute pour échapper à l'octroi. Cepen-

dant, en ville, j'eus la surprise de voir les magasins complètement dégaris. Ce sont ces dessous de la fraude qui expliquent que dans les pays rationnés l'on puisse se procurer tous les objets, si l'on a de quoi les payer.

De la guerre aussi cette fièvre de plaisir qui s'exaspère dans les ruines, et ce souci de conserver les gestes accoutumés même s'ils se réduisent à des apparences squelettiques. Je me souviens d'une pâtisseries qui me vantait de la meilleure foi le goût d'un breuvage fait d'une décoction de glands et qu'elle prétendait continuer les traditions de l'excellent café viennois. La bonne foi était entière, mais elle était arrivée, après une lente transmutation de l'essence, à prêter aux illusions de l'apparence les vertus anciennes de la chose.

Ainsi les ressorts cachés de l'existence commencent à jouer ; chacun vit sur des réserves ; beaucoup mangent tranquillement le prix de leurs bijoux, de leurs tapisseries, puis de leurs meubles. Ils mangeront aussi longtemps qu'il y en aura. L'approche des catastrophes a toujours ramené l'homme à un fatalisme insouciant. Et puis une force inconnue se charge de résoudre tant bien que mal les problèmes. Et la vie continue... Parfois la gangrène intérieure affleure et l'on ne peut esquiver la vue de ces palissades de planches qui remplacent, aux vitrines des grands magasins et des cafés, les glaces brisées par l'émeute du 13 décembre. Mais plus généralement la misère se cache pour mourir. Et il faut une certaine persévérance pour la découvrir.



POLOGNE

Le problème de la Galicie

La finance internationale, par l'intermédiaire de Lloyd George, veut obtenir du gouvernement polonais l'introduction du Home Rule en Galicie orientale. Au parlement, M. Skirmunt fit comprendre que le point avait été soulevé à Gênes. A son avis, pareille mesure n'est possible qu'après que les Alliés auront formellement reconnu que les frontières orientales de la Pologne doivent être fixées conformément aux stipulations du Traité de Versailles, admettant la souveraineté polonaise sur toute la Galicie. La Pologne ne peut évidemment prendre une autre attitude. Heureusement qu'elle est à même pour le moment de se tirer d'affaire toute seule. La récolte promet cette année d'être aussi bonne que celle de l'année dernière et le nombre de chômeurs va toujours en décroissant.

Le Home Rule à la Galicie orientale sans que les Alliés aient reconnu au préalable les frontières est de la Pologne, serait le commencement d'une désagrégation à laquelle travaillent Berlin et Petrograd. Une majorité de Ruthènes en Galicie orientale amènera finalement l'octroi d'un Home Rule, mais tant que les droits souverains de la Pologne n'auront pas été reconnus, pareille mesure ne pourrait signifier que la faiblesse de la Pologne.

(G. K. CHESTERTON, *New Witness* du 9 juin.)



ALLEMAGNE

Brelan de congrès catholiques

Les grandes organisations catholiques d'avant-guerre ont repris pleinement leur existence et recommencent à donner de grandes preuves de vitalité. J'ai signalé, dans le précédent numéro de cette Revue, le congrès des *Gesellenvereine*, tenu pendant les fêtes de Pentecôte, à Cologne.

Pendant ces mêmes fêtes, se sont assemblées, à Nuremberg, les associations de jeunesse catholique : séances et grand cortège avec musiques et nombreux drapeaux. Je vois souligner dans les journaux le « caractère patriotique » de la manifestation de Nuremberg. Quand les délégations venues de la Prusse occupée et de la Sarre, dit un journal, « ont mis le pied sur le sol libre, non occupé, leur premier salut de joie a été le chant : *Die Wacht am Rhein*, qui est interdit en territoire occupé ». D'après le rapport sur l'état actuel de la Fédération des associations de jeunesse catholique, celles-ci sont 169 groupant 23.000 membres.

Toujours, à la Pentecôte, ont tenu aussi leur assemblée annuelle fédérale, à Hambourg, les associations d'institutrices catholiques et, à Fulda, les associations d'instituteurs catholiques.

Une réunion d'un caractère plus nouveau a été celle que les journaux appellent « la Conférence de Constance ». Des hommes politiques catholiques des divers pays qui touchent au lac de Constance,

sont venus à Constance écouter des conférences et discuter sur la politique envisagée à la lumière de l'enseignement catholique. Il y avait donc là des Badois, des Wurtembergeois, des Bavarois, des Suisses, et aussi des Tyroliens. Parmi les assistants se trouvaient des personnalités en vue, à commencer par le chancelier du « Reich », M. Wirth ; les autres étaient : le comte Loewenfeld, président de la Bavière, accompagné des ministres de l'Intérieur et des Cultes du même pays ; deux ministres wurtembergeois ; deux ministres de Bade, le président de la Chambre badoise, etc.

Le chancelier Wirth a prononcé une allocution dans la première séance. Il y a recommandé l'accord de tous les catholiques dans le travail commun pour l'Église et la patrie.

Après M. Wirth, le comte Loewenfeld a fait un discours. Il a parlé d'abord de la politique chrétienne en Bavière. L'un des principaux partis, le « parti populaire bavarois », a franchement inscrit la politique chrétienne sur son drapeau. Il n'a, malheureusement, pas encore la majorité dans le pays. Mais beaucoup de Bavarois ne lui appartenant pas se réclament aussi des principes chrétiens.

Le comte Loewenfeld a ensuite insisté sur la nécessité de pénétrer le plus possible la vie publique des principes chrétiens. Et il a, en passant, fait servir cette thèse catholique à... la thèse allemande de l'injustice du traité de Versailles ! Il a tiré parti, à ce propos, du dernier discours de M. Marc Sangnier au Palais Bourbon.

Il a ajouté, d'ailleurs, un couplet sur la nécessité de la réconciliation des peuples, qui est conforme à l'esprit chrétien. « Si nous nous en tenons, a-t-il dit, au point de vue de la force et de la revanche, nous n'irons pas plus loin que nos pères et grands-pères. »

Dans la seconde réunion, un prêtre, le Doyen Rieder, a montré les enseignements que les encycliques, notamment celles de Léon XIII, fournissent pour la conduite de la politique extérieure des États. Il a désavoué le principe *si vis pacem, para bellum*, qui est un principe de la violence païenne, a-t-il dit, il s'est élevé contre le régime de la « paix armée », et a préconisé un régime de désarmement et d'arbitrage international, organisé par la Ligue des Nations.

Le Professeur Baur, de Tubingue, a examiné les enseignements que les encycliques fournissent pour la politique intérieure, notamment pour la question de la séparation des Églises et de l'État, la question scolaire, celle du mariage, etc.

Une discussion a suivi ces deux conférences. M. Fehrenbach, l'ancien chancelier du « Reich », y a pris part.

La question scolaire a fait l'objet principal d'une troisième réunion.

La dernière journée de ce petit congrès d'hommes politiques catholiques a été consacrée à une excursion sur la rive allemande du lac ; on y a visité un vieux monastère cistercien et, proche de là, une grande église gothique, qui fut celle d'une abbaye aujourd'hui la propriété du prince Max de Bade, le dernier chancelier allemand du temps de la guerre. Le prince et sa famille se sont mêlés aux excursionnistes quand ceux-ci ont visité l'église.

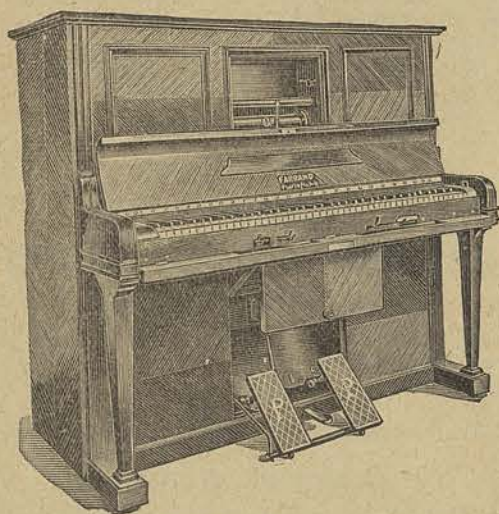
Une nouvelle fédération d'étudiants

Les étudiants allemands — et il faut entendre par là les étudiants des pays de langue allemande, donc aussi ceux de l'Autriche — cherchent en vain depuis la guerre à se fédérer. Ils ne parviennent pas à s'entendre définitivement sur les principes directeurs, l'esprit à donner à la fédération. Un groupe qui s'appelle le *Deutsche Hochschulring* voudrait dominer dans la Fédération ; il est pangermaniste, se place sur le terrain de la lutte des races et exclut les Juifs des associations d'étudiants. Beaucoup d'étudiants refusent de le suivre. L'attitude à tenir à l'égard du « *Hochschulring* » est notamment un grand sujet de controverse parmi les étudiants catholiques ; on y penche plutôt pour la non-adhésion.

Un groupe d'étudiants a pris l'initiative de tenter la création d'une fédération en se passant du « *Hochschulring* ». Il a convoqué un Congrès qui s'est tenu du 29 au 31 mai à Honnef, la jolie petite ville si connue des bords du Rhin. On y a discuté ferme et longuement comme il convient entre étudiants. Mais on a fini par se mettre d'accord.

La Fédération qui vient d'être fondée espère bien, avec le temps, amener à elle la grande masse des étudiants. La grande majorité des groupes d'étudiants (42 1/2 %), étaient représentés à Honnef ; mais parmi les groupes représentés il en est beaucoup au sein desquels le « *Deutsche Hochschulring* » prétendait jusqu'ici avoir la majorité ; ces groupes ont envoyé des délégués à Honnef, malgré la forte contre-propagande de l'association pangermaniste. L. G.

LE "PIANOLA",-PIANO



apporte au foyer le repos de l'esprit et la joie unanime en permettant à tous, petits et grands, de jouer du piano, sans qu'il soit pour cela nécessaire de connaître la musique.

C'est le seul instrument dont les exécutions soient ARTISTIQUES car les instruments similaires sont nombreux qui ne relèvent que de la simple mécanique.

Les seuls instruments qui puissent s'appeler

"PIANOLA",

sont ceux inventés et fabriqués par

THE ÆOLIAN COMPANY

212, RUE ROYALE, [212,] BRUXELLES

(nouvelle adresse)

Rouleaux « ÆOLIAN » les meilleurs
GRANDE BAISSÉ DE PRIX

Envoi franco des catalogues sur demande

TÉLÉPHONE 196-97

A LA VIERGE NOIRE Bruxelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVRÉES

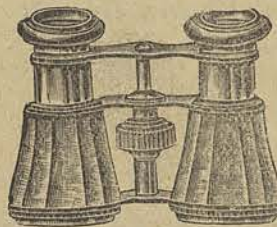
Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

BOVRIL

C'EST LA NUTRITION ASSURÉE
EN LE BUVANT RÉGULIÈREMENT
BOVRIL, Bruxelles, Téléph. 103.49 Toutes épiceries

Maison du Lynx

rue de la
Bourse, 34 BRUXELLES



Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

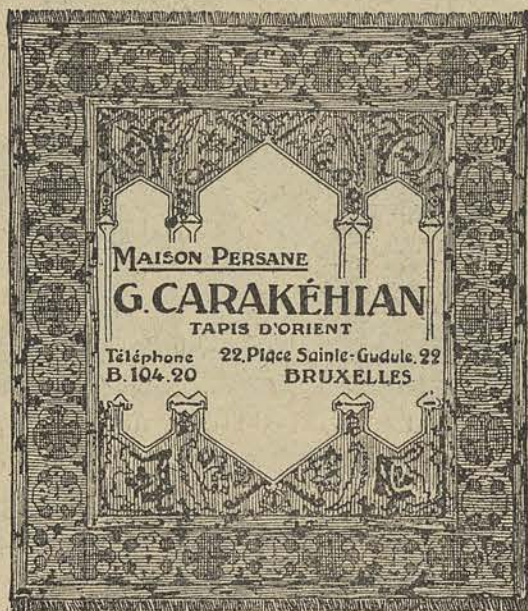
Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes

CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX6, Avenue de la Porte de Hal, 6
BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911

**ERVEN LUCAS BOLS, AMSTERDAM**

Liqueurs Extra Fines

Anisette — Curacao — Cherry Brandy

Menthe verte et blanche

SCHIEDAM BOLS

AGENT GÉNÉRAL :

Gérard Van Volxem

164, Chaussée de Ninove, Bruxelles

La société anonyme "BRABO FILMS,"

21, rue des Tanneurs, Anvers

Loue : 1) Tous genres de films-programmes complets ; 2) Des diapositives avec textes français ou flamands suivant demande.

Vend : 1) Des appareils de projections et de cinématographie ; 2) Des appareils cinématographiques spécialement destinés à l'enseignement, sans danger d'incendie, avec lampe à incandescence.

Installe : Des postes complets s'adaptant à tous les courants électriques.

Donne : 1) Des séances à domicile ; 2) Des renseignements sur toutes les questions intéressant les projections ou la cinématographie.

Possède : 1) 24.000 clichés pour projections fixes ; 2) Un grand choix de films de tous genres en exclusivité.

Téléphone — Anvers 6044

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

Longue rue Neuve, 107-109, Anvers

SUCCURSALE :

Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

PRINCIPALES OPÉRATIONS

NOS SÉRIES
ESSENCE
LOTION
BRILLANTINE
SAVON
COSMETIQUE

UZONNE - VICKY
COTE D'AZUR
NOUVEAU RÈGNE
CYCLAMEN ROUGE
ETC. ETC.

Eau de Cologne N° 350

Eau de Cologne aux Fleurs

Steik -- Savon de Toilette

A la Corbeille Royale PARFUMERIE

EM. LEMESRE

fondée en 1860

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.

26, rue de la Montagne, 26, BRUXELLES

MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM

LIVRES LITURGIQUES — ASCETISME

Grand choix de livres de prières et de chapelets

IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION

Typographie - Lithographie - Reliures

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.

L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSSENS

GROS :
rue des Bogards, 16
BRUXELLES

SAVON DALTON

Pour votre toilette

Action Catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

*Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.*

VERMOUTH
Jacobino
de beste
JACQUES NEEFS · ANTWERPEN

Typographie — Lithographie — Registres

Van Campenhout, Frères et Sœurs

FRANÇOIS VAN NES

(Successeur)

Tél. Br. 2764 BRUXELLES 13, rue de la Colline

PAPETERIE ET MAROQUINERIE DE CHOIX

Menus - Cartes d'Invitation - Carnets de Bal

Lettres de faire part

CHAPELETS — LIVRES DE PRIÈRES

Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Medailleurs — Photogaveurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242

CHOCOLAT

Le Chocolat Duc
surpasse tous les chocolats



DU C ANVERS



La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

—
Demandez nos Catalogues
et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
51 Avenue de la Porte de Hal
65, rue de l'Ecuyer



“NUGGET” „ pour Chaussures

YVONNETTE

FR. 135 le mille.

L. Vekemans

84-86, rue Ellerman, Anvers

PRIX-COURANT ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Laines du pays garanties

à 8,25 le kilo

CHEZ

VANDERBORGHT

46, rue de l'Ecuyer, 58

∴

BRUXELLES

VOUS TROUVEREZ A DES PRIX DÉFIANT TOUTE CONCURRENCE :

Lits, Sommiers
Matelas, Oreillers
Laine, Crin
Zostère

Crin végétal
Couvertures
Couvre-lits
Edredons, etc.

Réfection des Literies